



## LIVRES

JACQUES GRENIER LE DEVOIR  
Gaston Miron

## Le grand rapaillage

Un album majeur pour célébrer Gaston Miron

Le projet est majeur et le résultat, tout à la hauteur des intentions: douze auteurs-compositeurs-interprètes et deux générations rassemblés pour rendre un hommage musical au géant Miron. Un «rapaillage» de première qualité.

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

Il y a les «vieux»: Corcoran, Rivard, Séguin, Lavoie, Plume, Flynn, Faubert. Il y a les «jeunes»: Martin Léon, Yann Perreau, Vincent Vallières, Louis-Jean Cormier. Puis le concepteur: Gilles Bélanger. Et tout au cœur de leur rencontre, un poète, moitié-rapaillé moitié-immortel, planté bien droit dans l'histoire québécoise.

Mardi dernier, le Lion d'Or était plein pour le lancement du projet *Douze hommes rapaillés* mis sur pied par Bélanger. Douce frénésie dans la salle: on discutait ici d'Obama, ailleurs de Miron. Les uns félicitaient le réalisateur Louis-Jean Cormier pour les Félix récoltés à l'ADISQ — avec Karkwa —, les autres se retrouvaient avec plaisir: accolade de Rivard à Séguin, de Séguin à Corcoran... Sur la scène, la figure en esquisse de Gaston Miron souriait discrètement.

Les sourires des participants au projet étaient, eux, franchement radieux. Pour sa part, Gilles Bélanger — qui a écrit les musiques des douze poèmes choisis pour l'album — voyait se concrétiser un rêve vieux de dix ans, fait aux côtés de Chloé Sainte-Marie. «*Miron, c'est notre plus grand poète, notre Neruda*, disait-il. Il fallait que je fasse ce projet, qu'on aille plus loin avec Miron. Parce que Miron, c'est l'angoisse de l'homme, la colère, la rupture, la lucidité d'un homme capable de dévoiler toutes les mailles dont on est fait. Et surtout, c'est un intemporel.»

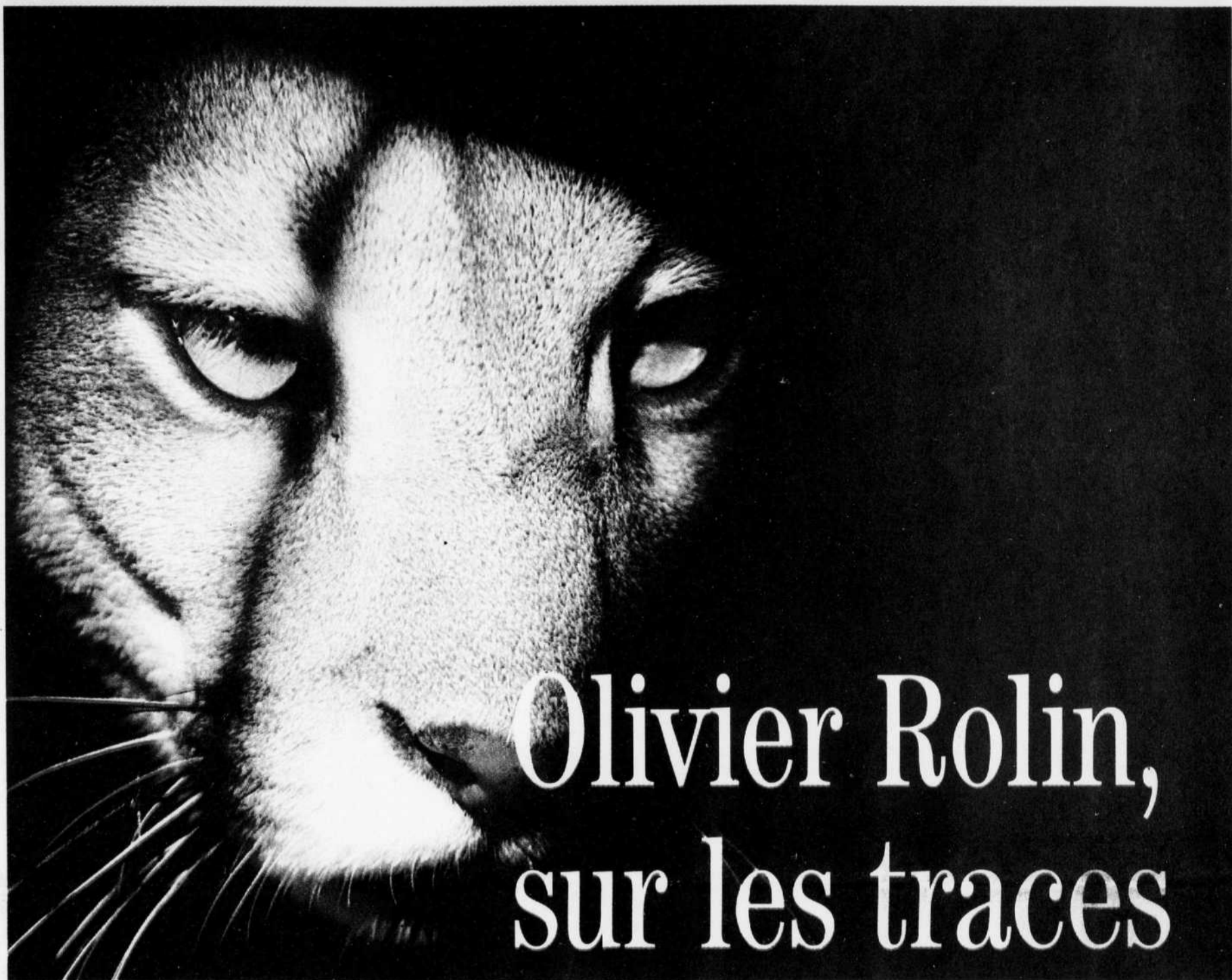
Employons les mots de Jim Corcoran pour dire finement les choses: «*Bruiteur de l'âme au regard pacifique, Gaston Miron a fait le repérage intérieur qui nous facilite l'accès au plus profond, au plus beau, et au plus vrai.*»

Armé de ce bagage de mots rares, Bélanger a choisi un réalisateur aussi jeune que talentueux (Cormier) qui, pour avoir fait deux ans de scène avec Sainte-Marie, avait Miron bien en tête. «*C'est un magnifique de chansons*», dit Bélanger.

Les deux ont ensuite sélectionné pour chaque poème l'interprète le plus «naturel». Les invitations ont été lancées avec un mot d'ordre à la clé: vous ne jouerez d'aucun instrument. *Le band*, c'est nous.

Qui donc? Louis-Jean Cormier aux guitares, avec son collègue de Karkwa François Lafontaine aux claviers, Robbie Kuster (Patrick Watson) à la rythmique et Mario Légaré à la basse. «*Le "all-star band" de Montréal*», dixit un Yann Perreau qui portait haut sa tuque pro-Tibet lors du lancement.

VOIR PAGE F 2: MIRON

Olivier Rolin,  
sur les traces  
du chasseur

HOWARD YANES REUTERS



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

CAROLINE MONTPETIT

À u début du roman apparaît un tableau de Manet. Sur la toile, un chasseur trônant aux côtés d'une peau de lion. Au fil des quelque 235 pages qui suivront, le lecteur sera invité à suivre la trace de ce truculent chasseur un peu grotesque, également trafiquant d'armes, comme celle de Manet, ami du premier, peintre mal aimé de son époque. En filigrane, aussi, viennent quelques

«Après la guerre, j'ai continué de me promener en Patagonie, et c'est alors que j'ai lu l'histoire de cet aventurier français un peu clown»

touches contemporaines, mettant en scène l'auteur lui-même, alors qu'il part à la recherche de son sujet, au Pérou, au Chili ou à Paris.

*Un chasseur de lions* est sans doute le meilleur roman d'Olivier Rolin, qui en a par ailleurs quelques-uns sur sa feuille de route. À la fois roman d'action et roman contemplatif, l'auteur y a mis tout ce qu'il avait de sensibilité et d'humour, de rigueur et de culture, et surtout de style. Un style ciselé, précis et vivant. Ce qui ne l'a malheureusement pas empêché d'être éliminé de la course pour le prix Goncourt 2008. Peut-être parce qu'il demande une attention très soutenue, une lecture concentrée? Il est cependant toujours en lice pour le Renaudot.

Le chasseur qui pose donc sur cette toile de Manet se nomme Eugène Pertuiset. Et lorsque l'écrivain a croisé ce tableau dans un musée de São Paulo, ce n'était pas la première fois que le nom de Pertuiset tombait sous son regard. C'est en effet à l'occasion d'un reportage sur la guerre des Malouines, qu'Olivier Rolin effectuait pour le *Nouvel Observateur*, que l'écrivain a mis la main sur un ouvrage de

Pertuiset, qui décrivait son aventure en Terre de feu.

«Après la guerre, j'ai continué de me promener en Patagonie, et c'est alors que j'ai lu l'histoire de cet aventurier français un peu clown, un peu ridicule mais qui avait quand même fait la première expédition [européenne] en Terre de feu», raconte Rolin. *À l'époque, ce qui m'intéressait, c'était qu'il avait essayé d'explorer la Terre de feu. Cette région m'intéresse parce que c'est le bout du monde, le bout du continent, parce qu'il n'y a personne. J'aime les lieux où il n'y a personne, j'aime la Sibérie, et puis j'aime aussi le nom de cet endroit: Terre de feu.* Rolin est alors captivé par le personnage, qui a tâté des armes à la même époque

que Rimbaud et qui a essayé, en vain, de vendre des explosifs à Napoléon III, au tsar et à l'empereur du Brésil. Assez captivé en tout cas pour le glisser dans une première version de son roman *Un tigre en papier*, qui prendra ensuite le chemin du panier, avant de renaître sous une autre forme, sans Pertuiset.

Puis vient la visite du musée de São Paulo, et le gros trafiquant d'armes revient en force s'installer dans l'imaginaire de l'auteur, par les bons soins de Manet, pour ne le quitter qu'une fois le roman terminé. Comme si ce personnage singulier, qui n'était, de souligner Rolin en entrevue, ni un bon chasseur, ni un bon trafiquant d'armes, ni un brillant inventeur, ni un bon artiste, lui collait aux semelles.

Après le *Tigre en papier*, un roman plus ironique que loufoque où Rolin raconte sa jeunesse en tant que leader de la gauche maoïste en France, *Un chasseur de lions* prend parfois un ton carrement burlesque, et Rolin n'y renie pas même quelques influences tintinesques.

«*Ce doit être, songes-tu parce que Pertuiset avait un côté Tintin, un Tintin raté, farcesque, volumineux, ce doit être par ce côté*

paillasse que qu'il plaisait à Manet (en fait, avec sa grosse moustache et son espèce de chapeau melon à plume, son air emplâtré, c'est plutôt à un Dupond/t qu'il fait penser)», écrit-il. En entrevue, il se souvient par exemple comment lui est revenu un épisode du *Temple du Soleil*, au cours duquel le capitaine Haddock reçoit sur la tête une crotte d'oiseau, ce qu'on appelle au Pérou du *guano*, et qui sert également d'engrais naturel. Dans le roman, on retrouvera un chauffeur de taxi qui rappelle au narrateur (désigné au «tu» dans le livre) que son ancêtre a fait fortune dans le commerce de cette crotte miracle.

Il ne faut surtout pas croire pour autant que les références culturelles contenues dans *Un chasseur de lions* se bornent à l'univers de bandes dessinées. En cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle où le milieu culturel français est en ébullition, on croise autant Baudelaire, ami de Manet, que Mallarmé, Renoir ou Monet. Tout le livre est d'ailleurs marqué de cette effervescence culturelle, au milieu de laquelle Manet restera cependant largement méprisé, en-dehors de l'admiration de certains amis.

Quant au tableau qui a inspiré ce roman lui-même, il n'est «pas très beau», de reconnaître Olivier Rolin. «*À l'époque*, dit-il, *les gens s'en sont moqués. Les gens se moquaient de tous les tableaux de Manet, mais celui-là, même ses amis ne le trouvaient pas beau.*» Les grandes lignes de ce roman sont donc exactes. Ce sont principalement les anecdotes qui sont inventées par l'auteur. Mais la plus grande force de ce roman, qu'il faut prendre le temps de déguster comme un alcool intense, c'est son style. Ici, chaque mot éclate sous les yeux comme un fruit juteux et mûr. Une lecture exigeante, parfumée, puissante.

Le Devoir

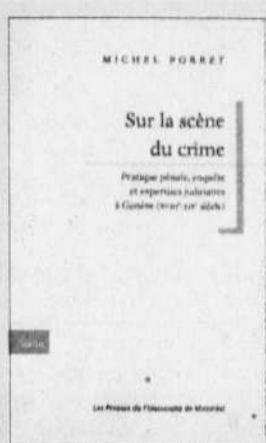
UN CHASSEUR DE LIONS

Olivier Rolin  
Seuil  
Paris, 2008, 240 pages

# LIVRES



## Les Presses de l'Université de Montréal



Sous la direction de FRANÇOIS AUDET, MARIE-EVE DESROSIERS et STÉPHANE ROUSSEL  
L'aide canadienne au développement

LAURE CONAN  
Angéline de Montbrun  
Édition critique par Nicole Bourbonnais

Sous la direction de LOUISE LANDRY BALAS  
L'approche systématique en santé mentale

Sous la direction de CHARLES LE BLANC et RÉMI MATHIEU  
Approches critiques de la mythologie chinoise

Sous la direction d'ÉRIC LE RAY et JEAN-PAUL LAFRANCE  
La bataille de l'imprimé à l'ère du papier électronique

SIMHA AROM  
Textes réunis et présentés par NATHALIE FERNANDO  
La boîte à outils d'un ethnomusicologue

FRANCINE ROY  
La consultation en entreprise

DAVID DORAIS  
Le corps érotique dans la poésie française du XVI<sup>e</sup> siècle

ÉRIC MÉCHOULAN  
La culture de la mémoire

Sous la direction de MONIQUE C. CORMIER et JEAN-CLAUDE BOULANGER  
Les dictionnaires de la langue française au Québec

HENRI GOULET  
Préface de JEAN WILKINS  
L'enseignement médical: une profession

Sous la direction de GÉRARD BOISMENU et ISABELLE PETIT  
L'Europe qui se fait

NANCY DUNTON et HELEN MALKIN  
Guide de l'architecture contemporaine de Montréal

Sous la direction de KATHERINE FROHLICH, MARIA DE KONINCK, ANDRÉE DEMERS et PAUL BERNARD  
Les inégalités sociales de santé au Québec

DANIEL LAURIER  
Interprétations radicales

ALEX POLGUÈRE  
Lexicologie et sémantique lexicale

LES PROFESSEURS DE SCIENCE POLITIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL  
La politique en questions

Sous la direction de FRANÇOIS BÉLAND, ANDRÉ-PIERRE CONTANDRIOPOULOS, AMÉLIE QUESNEL-VALLÉE et LIONEL ROBERT  
Le privé dans la santé

CLUB DE RECHERCHES CLINIQUES DU QUÉBEC  
Programme et abrégés de la 50<sup>e</sup> réunion annuelle

Sous la direction de SOLANGE LEFEBVRE  
Raisons d'être

Sous la direction de MARIO GAUTHIER, MICHEL GARIÉPY et MARIE-ODILE TRÉPANIER  
Renouveler l'aménagement et l'urbanisme

Sous la direction de MICHEL FORTMANN et PIERRE MARTIN  
Le système politique américain

Sous la direction de PHILIPPE POUSSAUBEC-GONDEZ  
Workshop Tunisie

### Collection Socius

Dirigée par Benoît Melançon

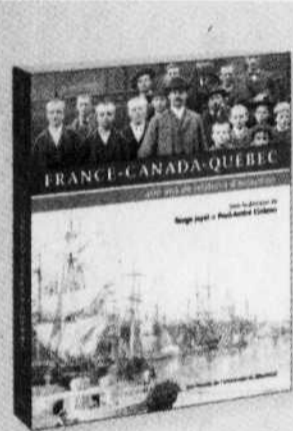
JOËL CASTONGUAY-BÉLANGER  
Les écarts de l'imagination

GUILLAUME PINSON  
Fiction du monde

PIERRE POPOVIC  
Imaginaire social et folie littéraire

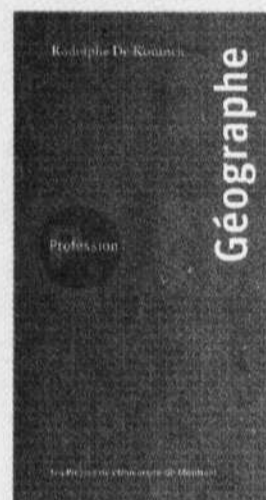
MICHEL PORRET  
Sur la scène du crime

GENEVIÈVE LAFRANCE  
Qui perd gagne



Sous la direction de Serge Joyal et Paul-André Linteau

FRANCE CANADA QUÉBEC  
400 ans de relations d'exception



### Collection Profession

Dirigée par Benoît Melançon

RODOLPHE DE KONINCK  
Profession géographe

PIERRE BONNECHÈRE  
Profession historien

JEAN-FRANÇOIS COTTIER  
Profession latiniste

### LES REVUES

Circuit  
Criminologie  
Études françaises  
Géographie physique et Quaternaire  
Meta  
Sociologie et sociétés

### 6<sup>e</sup> soirée annuelle

LE LUNDI 10 NOVEMBRE 2008 À 17 HEURES dans le Hall d'honneur du pavillon Roger-Gaudry (Pavillon principal) de l'Université de Montréal, 2900, boulevard Édouard-Montpetit, Montréal (métro Université de Montréal).



JACQUES GRENIER LE DEVOIR  
Les douze hommes rapaillés pour le disque Miron (moins Plume, absent lors de la prise de la photo): Daniel Lavoie, Michel Rivard, Yann Perreau, Richard Séguin, Pierre Flynn, Michel Faubert, Martin Léon, Gilles Bélanger, Louis-Jean Cormier, Jim Corcoran et Vincent Vallières.

## MIRON

Le travail a été mené de main de maître, et dans le plaisir absolu

SUITE DE LA PAGE F 1

Le seul qui a été autorisé à jouer quelque chose fut Richard Séguin, rayon harmonica. «Il a tout fait d'une seule prise, sa voix et l'harmonica, s'étonnait encore mardi Cormier. J'ai beaucoup appris avec ceux qu'on appelle gentiment les monoclés. Ils connaissent leur métier, mettons.»

Et ça prenait des pros, parce que le duo Bélanger-Cormier n'avait réservé le studio que pour neuf jours. Question d'unité. «J'ai tout fait pour que ça n'ait pas l'air d'une pizza all-dressed, poursuit le réalisateur. Je voulais que ce soit les mêmes musiciens d'un bout à l'autre, puis qu'on enregistre tout le monde ensemble tout le temps. Ça aide à avoir une uniformité.»

Tous les artistes interrogés au Lion d'Or l'ont souligné: le travail a été mené de main de maître, et dans le plaisir absolu. Le plaisir de rendre hommage à Miron, d'abord. «On n'a pas abusé de nos poètes, estime Richard Séguin. Chanter Miron, c'est essentiel à mes yeux. C'est un devoir de mémoire. Il est la somme de ce que nous sommes.»

«Martin touche l'essentiel poétique québécois, ajoute Michel Rivard. Il a une façon unique de nous représenter collectivement, même quand ses textes sont très personnels. Je me reconnais là-dedans. Je reconnais notre nature.»

Même discours chez les plus jeunes. «Je l'ai lu en lecture obligatoire au cégep, et depuis L'Homme rapaillé est toujours dans mon étui de guitare, indique Vincent Vallières. C'est une œuvre essentielle, puissante.»

Martin Léon: «Je l'ai lu pour la première fois il y a quatre ans. J'ai été soufflé: je n'avais jamais rencontré de poésie aussi sensible, avec un regard aussi fin sur l'amour, sur le grand voyage qu'on fait ici.»

Yann Perreau: «Miron, c'est Félix en chansons. Un pilier, un modèle d'intégrité, de dignité, de constance.»

Le plaisir aussi de faire de la musique de cette manière, dans un cadre bien défini. Gilles Bélanger a procédé de la même façon pour tout le monde: en enregistrant des versions guitare-voix des chansons, avant d'envoyer les maquettes aux inter-

prètes pour la «mise en bouche». «J'étais en Inde à cette période, et j'écoutais chaque jour dans mon iPod ce que j'allais chanter», confiait Yann Perreau, pour qui enregistrer trois jours après le retour d'un long voyage fut une expérience «intense en sac».

Mais voilà: en deux mois, Perreau avait eu le temps de s'approprier la chanson pour arriver à la chanter comme il chanterait du Yann Perreau. Et tout ça disparaît sur l'album. Pour autant que Louis-Jean Cormier ait réussi à imposer une ligne directrice claire au projet, la personnalité musicale de chaque interprète s'entend aisément. Comme si Miron convenait au débit et à la diction de chacun.

«J'ai reçu l'enregistrement chez moi, se rappelle Martin Léon, et on entendait le frigo de Gilles Bélanger derrière la musique. Concrètement, c'était ça, la toune. Guitare, voix. J'avais juste à l'assimiler pour me faire une idée de ce que je voulais que ce soit et pour trouver ce que je pouvais ajouter. Ça m'a obligé à m'abandonner.»

«Gilles Bélanger a de grandes

qualités de musicien et de chansonnier, dit Richard Séguin. Il est au service du texte, c'est un grand mélodiste capable d'une grande simplicité. Et ça me fascine», glisse-t-il en ajoutant que Bélanger lui a écrit sa chanson (Pour retrouver le monde et l'amour) en quelque 24 heures. «C'est quasiment choquant de rapidité!» Mais Bélanger tempère un peu: «J'ai, en général, bûché énormément... Sauf que bûcher sur Miron, c'est un plaisir.»

Le Devoir

DOUZE HOMMES RAPAILLÉS - CHANTENT GASTON MIRON  
Spectra Musique

L'HOMME RAPAILLÉ  
Gaston Miron  
Typo, 1998, 272 pages

■ Un documentaire de Sophie Desrape sur l'enregistrement de cet album sortira bientôt.

### EN BREF

#### Prix de l'ANEL et de l'AQPF

Les lauréats des prix littéraires décernés conjointement par l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL) et l'Association québécoise des professeurs de français (AQPF), ont été dévoilés hier. Ces prix visent à promouvoir la littérature québécoise auprès des enseignants de français du Québec. En poésie, le lauréat est Yves Alavo, pour son recueil intitulé *Bleu de lune et soleil d'or*, publié chez Christian Feuillette. Dans la

catégorie des romans, c'est Francine Ouellette qui est lauréate pour *Fleur de lys*, publié chez Libre Expression. Dans la catégorie des nouvelles littéraires, le lauréat est Michel Lefebvre, pour *On va gagner!*, publié aux Éditions Les Herbes rouges, et dans la catégorie de la littérature jeunesse, le prix a été décerné à Marjolaine Bouchard, pour *Le Jeu de la mort et du hasard*, publié chez Hachette et HMH. Chacun des lauréats recevra une bourse de 5000\$ offerte par l'AQPF, et leurs éditeurs recevront un crédit de 1000\$ chez Marquis éditeur. - *Le Devoir*

### ACTUALITÉ

## Pleins feux sur le salon de Rimouski

Le 43<sup>e</sup> Salon du livre de Rimouski, le plus ancien événement du genre au Québec, bat son plein depuis jeudi et se terminera dimanche, au Centre des congrès de l'hôtel Rimouski.

Le salon compte un volet hors les murs, qui se déroule dans différents établissements scolaires et bibliothèques de la région. Cette année, le salon fait la part belle à la bande dessinée, que l'on retrouvera dans l'allée de la bédé. Les 400 Coups sont l'éditeur d'honneur de l'événement, et le salon compte un auteur invité d'honneur par jour. Jeudi, il s'agissait de Voro, alias Vincent Rioux, bédéiste québécois qui a aussi travaillé en Europe. Vendredi, on retrouvait Alexandra Larochelle, jeune auteure de Cap Rouge, qui signait le premier tome de son premier roman, *Au-delà de l'univers*, à l'âge de neuf ans. La série qui a suivi devrait

d'ailleurs être adaptée au cinéma sous peu. Samedi, c'est au tour de la romancière et dramaturge Francine Noël, dont le dernier roman, *La Fille du Che*, vient de paraître chez Leméac, de prendre le relais, tandis que dimanche, c'est la poète et romancière Louise Desjardins, dont le dernier titre, *La Fille du Che*, vient de paraître chez Boréal, qui est à l'honneur.

Comme chaque année, le Salon du livre de Rimouski réserve également un espace aux gens de Concarneau, en Bretagne, qui apportent dans leurs bagages des extraits de leur littérature maritime. Parmi les rencontres d'auteurs au programme, on retrouve notamment celles de l'historien Jacques Lacoursière, de Jean Paré, de Denis Monette ou d'Andrée-Philippe Coté. Pour plus d'info, voir le site [salondulivrederimouski.ca](http://salondulivrederimouski.ca).

Le Devoir

Série de la Place des Arts

**Le studio littéraire**  
Un espace pour les mots

Lundi 10 novembre • 19h30  
À la Cinquième Salle de la Place des Arts

**Françoise Faucher lit Colette**

Regarder, orienter tous ses sens, aimer éprouver ce qu'on est, être vivante au point d'écrire « la mort ne m'intéresse pas », être sensualiste et se méfier de ses propres préjugés, telle fut la posture de Colette.

Une coproduction  
Les Capteurs de mots  
Place des Arts Québec

Entrée : 15 \$  
Étudiants : 10 \$  
\*Taxes comprises  
514 842.2112 • 1 866 842.2112  
laplacedesarts.com

**NICOLE BROSSARD**  
Journal intime

« Une rencontre avec la beauté simple, follement aimée » (Pierre Nepveu, *Le Devoir*).

LES HERBES ROUGES / COLL. « TERRITOIRES »

## LITTÉRATURE

## Regarder ailleurs



DANIELLE LAURIN

Après *La Traversée du continent*, *La Traversée de la ville*. Michel Tremblay l'avait annoncé, il a tenu parole. Il poursuit ses fouilles, continue de creuser l'enfance de Nana. Et le charme opère encore une fois.

Mieux le romancier de 66 ans nous offre ici une sorte de condensé de son œuvre. En un peu plus de 200 pages. Pas de temps mort, c'est tissé serré. Ça virevolte, ça vibre. C'est animé comme jamais. Et tragique, comme toujours.

Tout est là. Tout ce qui fait la force de l'univers romanesque et théâtral de Michel Tremblay depuis 40 ans. Et pourtant, on n'est absolument pas dans la redite, le remâchage, le vidage de tiroir. On est dans du neuf.

Comment dire: les mêmes thèmes reviennent, mais autrement. Les mêmes obsessions y sont, mais noyées dans un flot nouveau. Tout est tellement réel, senti. On ne sent jamais les ficelles, rien n'a jamais l'air plaqué, arrangé avec les gars des vues.

On est là, complètement. Tout au long. Pas seulement par bouts, non, tout le temps. À ce point-là, chez Tremblay, ça ressemble à du jamais vu.

On sent les odeurs, on goûte la nourriture, on voit les gens, les rues, les immeubles. On entend les conversations, points de suspension compris. Et les bruits ambiants. On touche, aussi, beaucoup, les tissus, les peaux, les objets.

Et en même temps, on est de l'autre côté. De l'autre côté du miroir. Là où se cachent les secrets, les non-dits. Les peines immenses, les blessures jamais guéries, les désirs inassouvis. Le désespoir. La contradiction des sentiments. Les rêves possibles et impossibles...

On est là, à Montréal, dans les années 1910. Avec

Dans *La Traversée de la ville*, Michel Tremblay propulse le lecteur dans le Montréal des années 1910.

Nana, la petite fille fraîchement débarquée de son village, en Saskatchewan. Avec sa mère, aussi, Maria, qui a fait une croix sur sa vie à Providence, au Rhode Island.

On alterne entre les deux. Maria qui débarque à la gare Windsor, traverse la ville d'ouest en est pour retrouver les siens. Et, deux ans plus tard, Nana qui traverse la ville d'est en ouest, se rend à la gare Windsor pour le grand départ.

Elle ne rêve que d'une chose, Nana. Rentrer au bercail. Retrouver ses deux sœurs, ses grands-parents. Réunir toute sa famille. Le père, lui, on l'oublie, il est mort en mer, paraît-il, mais qui sait...

Elle se prend pour une héroïne de roman, Nana. S'inquiète de ce qu'on dit à propos de la guerre qui fait rage dans les vieux pays, la guerre qui pourrait bien débarquer à Montréal, qui sait...

Elle achètera trois billets de train. C'est ce qu'elle se dit. Un pour son petit frère, un pour sa mère, et un pour elle, bien sûr. En Saskatchewan, tout le monde sera à l'abri, c'est sûr.

Sa décision est prise, elle réunit ses maigres économies, s'enfuit en secret. Elle verra bien. Elle se raconte

des histoires, Nana. Elle n'y croit pas vraiment. Mais a besoin d'y croire, en même temps.

Pas si différente de sa mère, au fond. Impulsive au possible, Nana. Du genre à agir sur un coup de tête. Comme Maria. Et comme elle, quand tout va mal, elle a tendance à s'évader, à regarder ailleurs.

Chère Maria. Qui avait cru pouvoir recommencer sa vie il y a 12 ans. Qui avait fui son village, sa famille, sans se retourner. Pourquoi? «A cause de la pauvreté. Du destin. De la maudite bad luck qui semble la poursuivre partout quoi qu'elle tente pour essayer d'avoir une vie endurable, si non normale.»

Et aujourd'hui, la voilà. Quittant les États-Unis, tournant le dos à la *factrie* de coton, à son appartement délabré. Étrangère à elle-même, plus que jamais. Démunie, paniquée, terrorisée.

Douze ans qu'elle n'a pas vu ses sœurs, son frère. Qu'elle a coupé les ponts. Comment renouer? Comment avouer son échec? Comment dire qu'elle est cent fois plus mal prise aujourd'hui? Qu'elle a besoin d'aide?

La traversée de la ville, c'est la traversée de deux vies liées par le destin. C'est deux êtres qui luttent pour échap-

per à leur destin. Pour échapper au «défaitisme naturel» de leur clan.

C'est deux êtres en fuite: une mère, une fille, qui sont soudées à leur clan plus qu'elles ne le croient. C'est aussi les autres femmes du clan. Qui sont tellement plus fortes qu'il n'y paraît.

C'est un monde de femmes qui tiennent le monde sur leurs épaules. Un monde de femmes sans hommes. Parce que les hommes, les «maudits hommes», sont ceux par qui «le malheur arrive tout le temps».

La traversée de la ville, c'est un monde de femmes dans un monde qui n'est pas fait pour elles, à une époque où coucher avec un homme sans être mariée et mettre au monde des enfants du péché faisait de vous une pestiférée.

La traversée de la ville, c'est la traversée des apparences. C'est le désir qui tremble, la vit qui bat, derrière les carcans, les tabous. C'est l'entraide, la tendresse, derrière l'indifférence feinte. Et le rire, la drôlerie, qui nous attendent au tournant.

C'est le récit qui s'imbrique dans un autre récit qui s'imbrique dans un autre récit... comme par magie. C'est un mélange de dialogues savoureux, de scènes vivantes. De confidences émouvantes et de souvenirs épars.

Tout cela, vu de l'intérieur, et de l'extérieur. Porté par des personnages complexes, torturés, attachants. À la fois ordinaires et extraordinaires. À la fois prisonniers de leur époque, et hors-temps.

La traversée de la ville, c'est Tremblay qui revisite son histoire familiale en la réinventant. Et c'est notre histoire en même temps. Toute québécoise qu'elle soit. Celle de notre ville, aussi, toute montréalaise qu'elle soit.

C'est surtout notre condition, humaine, universelle. Vue par un Michel Tremblay plus juste que jamais, plus en contrôle que jamais de son art.

Collaboratrice du Devoir

## LA TRAVERSÉE DE LA VILLE

Michel Tremblay  
Leméac/Actes Sud  
2008, 216 pages

## Littérature québécoise

## Nouvelles d'avant la parole

Des nouvelles magnifiques à l'écriture précise, mature et lourde de sens signées Johanne Alice Côté

## CHRISTIAN DESMEULES

Avec *Mégot mégot petite mitaine*, un premier recueil de nouvelles au titre énigmatique, Johanne Alice Côté nous offre une dizaine de magnifiques histoires à l'écriture précise, mature, lourde de sens. Une prose capable de s'insinuer, à tous les coups, dans les replis de l'âme de ses personnages imparfaits et de nous faire voir le clair-obscur qui clignote au cœur de toute expérience humaine.

Dans *L'art nous doit un spasme*, une petite troupe de théâtre amateur, formée d'une poignée de «martyrs de l'art» idéalistes, se disloque au cours d'une tournée sous les assauts d'un directeur despotique et fumiste. Dans *Grâce*, une grosse femme est fascinée par le cadavre de sa mère qui vient de mourir à l'hôpital d'une longue maladie, comparant son corps avec le sien et s'interrogeant sur les sources intimes de sa différence et de ses propres malheurs.

Ailleurs (*Les tomates pousseront d'elles-mêmes*), nous sommes dans la serre d'une secte millénariste où,

seule survivante d'un suicide collectif, une femme essaie de résister à l'assaut du doute.

Dans une chambre d'hôpital encore, une femme prisonnière de la maladie se referme sur elle-même lorsque sa fille vient lui rendre visite: «Il ne me reste que l'instant et, dans

Les nouvelles contiennent ainsi chacune leur lot d'images fortes

l'instant, il y a toute ma terre qui tremble et veut se fendre. Ce qui gronde, ce que j'ai tu et qui me ronge, ce que je contiens encore dans l'instant, j'en ignore la nature. C'est un flou monstrueux et sa patte incendiaire pèse sur le reste de ma vie.» (*Me brûle, me brûlera*)

Un *brownie, yé!*, qui explore le quotidien de la monoparentalité au féminin, est un touchant condensé de désespoir passager et de violence qui ne dit pas son nom. Avec *Mégot mégot petite mitaine*, récit impressionniste d'une errance urbaine féconde qui prête son titre au recueil, l'écrivaine jette un regard critique sur l'em-

preinte dégradante de l'homme sur le territoire: les strates de déchets domestiques, les scories d'une industrialisation débridée, les déplacements de population, la sédentarisation forcée des Premières Nations et le rapt de leurs symboles millénaires par la société marchande. Sur les flancs de cette montagne de crimes impunis, une femme «marche pour écrire, sur les traces de ceux qui marchent pour survivre».

## Mélange de fatigue et de révolte

Le désir, légitime et illusoire, de revenir à un état «d'avant la parole» se fait entendre un peu partout dans les nouvelles de Johanne Alice Côté. Cette tension, mélange de fatigue et de révolte, prend le plus souvent la forme d'une violence sourde et intériorisée — comme une patiente gangrène qui habiterait chacun de ses personnages.

De ces personnages féminins soli-

naires et entre deux âges, justement, on peut dire que toutes semblent aspirer à une forme de communion avec les autres et avec le monde. À sortir de leur coquille, à laisser tomber les mécanismes de protection et à prendre la mesure réelle de l'existence. Mais que toutes paraissent aussi se résigner à une solitude sans amertume. La maladie, l'enfermement, la mort qui flotte, le temps qui passe, les désillusions: voilà le chemin par où chacun doit passer.

L'écrivaine, née en 1960, avait publié l'an dernier *L'Incisure catacrote*, un premier roman passé relativement inaperçu où, dans un registre plus fantaisiste, s'exprimait un réel désir d'effacement et de retour à une sorte d'état «unicellulaire» originare, confortable. Un aperçu de la palette large de cette écrivaine qui est aussi poète, auteure de contes et parolière.

Les nouvelles, qui ont quelquefois paru dans des revues — et qui ont parfois même été récompensées par des prix —, contiennent ainsi chacune leur lot d'images fortes. À la fois ludiques et graves, sensuelles et désespérées, ces courtes histoires de Johanne Alice

Côté donnent à voir et à penser. Une révélation. À lire absolument.

Collaborateur du Devoir

## MÉGOT MÉGOT

## PETITE MITAINE

Johanne Alice Côté  
Triptyque, Montréal, 2008, 131 pages

## ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

## PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 28 octobre au 3 novembre 2008

## ROMAN

- 1 **TERREUR À TRACADIE**  
Kathy Reichs (Robert Laffont)
- 2 **MÉMOIRES D'UN QUARTIER T. 2**  
Louise Tremblay-D'Esslambe (St-Jean)
- 3 **UN MONDE SANS FIN**  
Ken Follett (Robert Laffont)
- 4 **LES FILLES TOMBÉES**  
Michelle Lachance (Québec Amérique)
- 5 **CHÈRE LAURETTE T. 2**  
Michel David (Hurtubise HMH)
- 6 **MILLÉNIUM T. 1, T. 2 et T. 3**  
Stieg Larsson (Actes Sud)
- 7 **WARRWOLF T. 1: LE PREMIER DES RAJA**  
Bryan Perro (Intouchables)
- 8 **L'ODE À LA JOIE**  
A.B. Winter (Un monde différent)
- 9 **LES SEPT JOURS DU TALION**  
Patrick Senécal (Allure)
- 10 **LE DIXIÈME CADEAU**  
Jane Johnson (Libre expression)

## OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 **LES ILLUSTRÉS CANADIENS**  
Collectif (H.B.Fenn)
- 2 **L'ANGE INTÉRIEUR**  
Chris Widener (Dauphin Blanc)
- 3 **PARCE QU'ON A TOUS DE LA VISITE**  
Ricardo Larrivé (La Presse)
- 4 **KILO CARDIO**  
Huet / Lavigneur / Bourgeois (de l'Homme)
- 5 **LA LNH: UN RÊVE POSSIBLE**  
Luc Gélinas (Hurtubise HMH)
- 6 **MARIE-SOLEIL TOUGAS: LA VIE...**  
Micheline Bégin (La Semaine)
- 7 **DERIÈRE L'ÉTAT DESMARAIS: POWER**  
Robin Philpot (Intouchables)
- 8 **RECETTES PRÉFÉRÉES DE MA FAMILLE**  
Claudette Taillefer (de l'Homme)
- 9 **L'ART DE LA MÉDITATION**  
Matthieu Ricard (Nil)
- 10 **LE GUIDE DE L'AUTO 2009**  
Denis Duquet / Gabriel Gélinas (Trécaré)

## JEUNESSE

- 1 **LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 5**  
India Desjardins (Intouchables)
- 2 **FASCINATION**  
Stephanie Meyer (Hachette)
- 3 **VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE**  
Linda Joy Singleton (ADA)
- 4 **LE PROMENEUR DU CHÉMIN DES...**  
Debbie Federici / Susan Vaught (ADA)
- 5 **LE CLUB DES DISEUSES... T. 1**  
Dotti Enderle (ADA)
- 6 **ASCLÉ T. 1: LA PROMESSE**  
Brigitte Marleau (Boomerang)
- 7 **LE DICO DES FILLES 2009**  
Collectif (Fleurus)
- 8 **LE ROYAUME DE LA FANTAISIE**  
Gerónimo Stilton (Albin Michel)
- 9 **ARIELLE QUEEN T. 6: LE DIX-HUITIÈME...**  
Michel J. Lévesque (Intouchables)
- 10 **MERLIN T. 1: L'ÉCOLE DES DRUIDES**  
Laurence Carrière (Réunis)

## ANGLOPHONE

- 1 **HONOURED CANADIENS**  
Andrew Podnieks (H.B. Fenn)
- 2 **TWILIGHT T. 4: BREAKING DAWN**  
Stephenie Meyer (Little Brown & Company)
- 3 **WORLD WITHOUT END**  
Ken Follett (Signet)
- 4 **THE INHERITANCE T. 3: BRISINGR**  
Christopher Paolini (Knopf)
- 5 **BONES TO ASHES**  
Kathy Reichs (Pocket Books)
- 6 **DOUBLE CROSS**  
James Patterson (Vision)
- 7 **REMEMBER ME?**  
Sophie Kinross (Bantam Books)
- 8 **PILLARS OF THE EARTH**  
Ken Follett (Signet)
- 9 **HEART AND SOUL**  
Maeva Binchy (McArthur and Co.)
- 10 **SEPULCHRE**  
Kate Mosse (Orion)

## JEUX et JOUETS

Consultez  
notre circulaire



Créée par la Chaire d'enseignement et de recherche *La philosophie dans le monde actuel*, la collection *kairos*, dirigée par Luc Langlois et Thomas de Koninck, a pour objectif de stimuler notre réflexion sur les finalités du savoir, de l'agir et de la vie en commun.

**Le corps intelligent**  
ISBN - 978-2-7637-8717-6  
228 pages • 16,95 \$

**Morale contextuelle**  
ISBN - 978-2-7637-8716-9  
86 pages • 14,95 \$

**Le montage des identités**  
ISBN - 978-2-7637-8718-3  
180 pages • 15,95 \$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL  
www.pulaval.com

Documents

Jacques Cardinal  
**Le livre des fondations**  
Incarnation et enquébecquisme dans Le ciel de Québec de Jacques Ferron  
204 p., 24 \$

Plus qu'une relecture de la Grande noirceur, *Le ciel de Québec* (1969) de Jacques Ferron est un nouveau récit de fondation de l'identité québécoise. L'étude de Jacques Cardinal, richement documentée, met en relief l'héritage catholique et baroque de ce roman par lequel Ferron a voulu nous réconcilier avec un large segment de notre mémoire.

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3J2  
Téléphone: 514-525-2170 • Télécopieur: 514-525-7537  
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

## LITTÉRATURE

## La suspension de l'incrédulité...



LOUIS HAMELIN

Je m'attelle à cette chronique le 5 novembre 2008. Que pourrais-je alors pitonner d'autre, dans mon petit Google mental, que les mots «États-Unis d'Amérique»? Je pitonne donc, et voici ce qui apparaît, ce matin, sur mon écran-radar, juste après qu'une grande volée d'outardes, la dernière, filant plein sud, eut pratiquement arraché le toit de la maison: environ 38 millions de références à Barack Obama, Jacques Poulin, les États-Uniens, le Nobel.

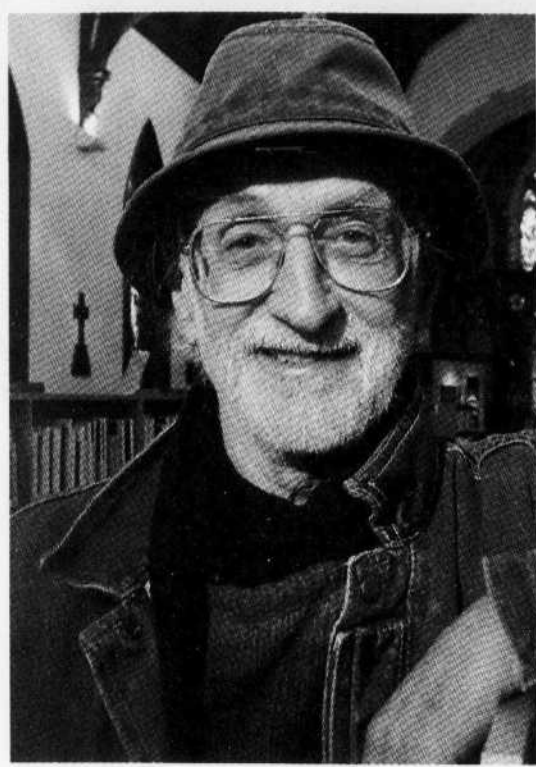
Vers le milieu des années 80, la parution de *Volkswagen blues* a introduit, au cœur de la littérature québécoise, un espace qui, de Maria Chapdelaine à la Californie de Patrick Straram, avait représenté jusque-là un ailleurs au mieux exotique. Après *Volkswagen blues*, le mot «américanité» connaît le succès local que l'on sait, affranchi des facultés et de la théorie pour devenir le cliché fourre-tout de notre géographie. Je n'ai guère le souvenir d'un très grand roman, mais il faut dire que j'étais jeune et fou. La documentation citée sous forme de paragraphes entiers placés entre guillemets me paraissait un encombrement plus qu'autre chose dans la quête de Jack Waterman. J'avais sans doute mal compris le projet, ce voyage moins à travers l'espace physique qu'à travers les couches de langage accumulées. Et j'avais trouvé plutôt... courte (!) cette malencontreuse éjaculation précoce de fond de parking avec la Grande Sauterelle, la seule fois où ils ont... enfin. Chacun son Poulin; le mien, fixé à jamais dans le souvenir par cet exercice éminemment injuste qu'est la lecture, étant le traducteur de bandes dessinées insulaire des *Grandes Marées*.

Lundi soir, dans l'amphithéâtre de la Grande Bibliothèque où le prix le mieux doté et le plus prestigieux de la littérature québécoise, le Gilles-Corbeil, lui a été décerné pour l'ensemble de son œuvre, la foule attirée par l'événement était à l'image de la soif

de notoriété de l'auteur brillant par son absence: c'était clairsemé dans les gradins. Et c'est presque un malaise qui se dégageait de cette entrevue filmée qui, jointe à un court billet lumineusement ironique, a tenu lieu de discours de réception. Malgré toute la bonne volonté de l'intervieweur Robert Lévesque, l'évidence crevait les yeux: nous avions affaire à quelqu'un qui ne confond pas littérature et discours, qui est, disons-le, à peu près incapable de parler, ce qui s'appelle parler, de littérature, ou même de faire semblant. Un écrivain pur, comme on dit qu'il y a de purs sprinters. Pour cet artisan, être en représentation est comme courir un 400 mètres haies avec une casserole attachée à la patte. Lundi soir, le voir s'enfarger était presque beau. J'ai lu *Volkswagen blues* à Vancouver, il y a déjà longtemps. Et moi qui en parle aujourd'hui comme d'un tournant (pour notre littérature, veux-je dire), il serait à peu près temps que je reprenne la piste. Relire Poulin, oui, quelque part entre Gaspé, la Little Big Horn et le Golden Gate.

Le minibus Volks de Waterman me mène tout droit au Westfalia de mon ami J. P. Girard, dit le Jumper. Depuis quelques années, j'ai eu droit à ma part de coups de règle sur les doigts, administrés de différentes façons (par courriel, par téléphone, en personne) par le Jumper chaque fois que j'avais eu le malheur d'appeler, dans cette chronique ou ailleurs, les Américains des Américains. Mon ami Girard me fait penser à l'ayatollah du bon parler qui sévit sur les ondes de Radio-Canada. On l'écoute. On sait que, techniquement, il a raison. Ensuite, on retourne aux affaires courantes et à nos merveilleux québecismes et on écrit «faire du pouce» plutôt que «faire du stop», en songeant que, si quelqu'un est incapable de sentir l'abîme affectif qui sépare ces deux actions, c'est bien tant pis pour lui. Quand l'expression se retrouve dans le manuscrit d'un roman, on prie pour que la correctrice ne soit pas une Française débarquée six mois plus tôt. Et si le québecisme est destiné à une chronique comme celle-ci, on croise les doigts en souhaitant très fort que le réviser ne nous inflige pas le double opprobre d'une paire de guillemets «et» des caractères en italique...

Jean Pierre Girard, bref, a relancé sa vieille croisade de cette semaine: Nous sommes américains, donc nous méritons nous aussi le nom d'Américains et sommes victimes, de la part de l'Empire, et comme si le fer à une cenne la tonne des années 50 et la



Jacques Poulin: un écrivain pur, comme on dit qu'il y a de purs sprinters.

guerre d'Afghanistan n'étaient pas assez, d'une entreprise de spoliation sémantique. De la même manière, vous vous en souviendrez sûrement, Astérix, dans le classique *Astérix aux Jeux olympiques*, s'exclamaient: Nous sommes Romains! Nous faisons partie du monde romain...

Nous faisons partie du monde américain. Et affirmer que la réalité commence avec les mots pour la dire, j'en suis. Mais les vocables, comme les nations, ont une histoire, ce qui implique une charge affective singulière. La prochaine fois que j'irai boire une bière à l'Envol, je sais très bien que ma grosse Black, c'est à Jonquière que je vais la boire, pas à Saguenay. Je me connais.

Heureusement, Girard est un organisateur hors pair. Je lui propose donc de mettre sur pied, dans les plus brefs délais, un concours national: trouvez la nouvelle désignation de nos voisins du Sud. Deux termes semblent d'emblée proscrits: États-Uniens, qui du point de vue de l'euphonie est catastrophique, sans compter que, même aux pires moments de la dictature du prolétariat, nous n'avons jamais qualifié les Russes d'Union-Soviétiques; et Yankees, qui historiquement a servi à désigner les habitants des États industrialisés du Nord. Or, à l'heure où un homme de couleur accède enfin à la présidence de nos bons vieux Zétats, il serait irresponsable de ne pas songer à ménager, dans la mesure du possible, les légendaires susceptibilités du Vieux Sud.

Le Nobel, maintenant. Depuis 1980, la Pologne et l'Afrique du Sud ont remporté deux fois plus de prix Nobel de littérature que les États-Unis. Les deux Nobel de l'Afrique du Sud sont allés à des Blancs, celui des États-Unis à Tony Morrison, une Noire. Trouvant sans doute que la situation devenait un peu gênante, le secrétaire perpétuel Horace Engdhal s'est publiquement fendu par avance d'une justification de ce désintérêt marqué et renouvelé pour la patrie de Philip Roth. Ses propos, qui ont causé tout le tintouin que l'on sait, peuvent se résumer comme suit: la littérature américaine est fermée sur elle-même, traduit peu, ne participe pas, bref, au «grand dialogue des littératures». Et de toute manière, affirmait sans sourcilier le perpétuel, l'Europe demeure le centre littéraire du monde...

Que le Nobel soit, sinon un prix politique, du moins un prix idéologique, n'a rien d'une grande découverte. Tolstoï manquait d'idéalisme au goût du jury. Dieu et les armes à feu, grandes obsessions de la production états-unienne de la dernière décennie, ne sont pas des babioles très populaires auprès des belles âmes de l'humano-littérature mondiale. Je sais juste une chose: si Hemingway l'a eu pour *Le Vieil Homme et la mer*, Cormac McCarthy le mérite pour *La Route*.

*Suspension of disbelief*. C'est, paraît-il, l'état d'écrit idéal du lecteur qui commence une œuvre de fiction. Non pas croire, mais suspendre l'incrédulité... Et c'est moi, l'Amérique, le monde devant Obama.

hamelinfo@sympatico.ca

## LITTÉRATURE FRANÇAISE

## L'œil mouillé d'Alain Jaubert

CHRISTIAN DESMEULES

«*Découvrir Naples, c'était donner son vrai nom au soleil*», se souvient Paul Morand dans le livre qu'il consacre à l'Italie.

Et lorsqu'on évoque Naples, bien avant la Camorra et les montages d'ordures, on pense à ses beautés brunes, à ses terrasses et à ses belvédères, à ses jardins fleuris et à ses eaux tièdes. Mais aussi, et peut-être surtout, encaissée dans la baie à l'ombre du Vésuve qui depuis toujours la menace et la protège, la ville entretient le souvenir d'une cité romaine entièrement ensevelie par l'éruption du volcan en 79.

Pompéi la sulfureuse: villas révolues, peintures érotiques, fragments d'éternité retirés des cendres. Le lieu parfait pour y déployer, comme le fait Alain Jaubert, un «art d'aimer» à faire rougir Ovide.

*Val Paradis*, le premier roman qu'il nous avait donné en 2004, à 64 ans, sentait l'écume et le varech, les parfums bon marché, le plaisir et le grand large. *Une nuit à Pompéi* mélange son intérêt pour

l'art, une existence marquée par le goût des voyages et une sensualité constamment en éveil.

Le narrateur, réalisateur de documentaires et d'émissions de télévision sur l'art — pas très différents, en cela, d'Alain Jaubert, créa-

**Fiction fantasmée au service d'une mythologie érotique personnelle, le roman napolitain d'Alain Jaubert est d'abord une histoire d'amour**

teur de la série *Palettes* produite par la chaîne franco-allemande Arte —, nous déballe lentement ses souvenirs de voyages dans cette «ville attirante et vénéreuse». Du premier contact, à l'âge de 17 ans après trois jours d'autostop, jusqu'au colloque sur Pompéi qui l'amène aujourd'hui à Naples, il n'est question que de désir, de courbes, de sensualité.

Il retrouve sur place, par hasard, une célèbre actrice anglaise dans la cinquantaine dont il avait été l'amant une dizaine d'années plus tôt. Une magnifique jeune Romaine, étudiante en histoire de l'art et guide à Pompéi, complète le triangle amoureux. Tous les trois, à la faveur d'une chaude nuit d'été arrosée au champagne, se livreront à des jeux érotiques inspirés des fresques du bordel retrouvé, entrecoupés de rires, de conversation spirituelle et parfois savante. «*Tremblements, embrasements, éruptions, explosions, coulées...*»: autant

de petits Vésuve qui secouent les corps et les rendent à la vie. Visite guidée de quelques-uns des hauts lieux de Naples, court traité sur la vie sexuelle dans la Rome antique, commentaire sensible d'un amateur d'art éclairé, fiction fantasmée au service d'une mythologie érotique personnelle, le roman napolitain d'Alain Jaubert est d'abord une histoire d'amour, «comme la plupart des histoires».

Gros œil mouillé de désir, observateur infatigable, témoin expert, l'écrivain nous livre un roman gourmand, sensuel et ludique — peut-être seulement un peu didactique par moments — qui semble dédié à la liberté. «*J'ai appris à fabriquer mes paradis*», écrit-il. Il faut le croire.

Collaborateur du Devoir

## UNE NUIT À POMPÉI

Alain Jaubert  
Gallimard  
Paris, 2008, 300 pages

## LA PETITE CHRONIQUE

## Au-delà du réel

J'ai réuni pour cette chronique deux livres parfaitement dissemblables mais qui ont pour but de nous entraîner loin de la vie de tous les jours. L'un parle de foi religieuse, l'autre d'une vie consacrée à la musique.

Inutile de le cacher, je n'aurais probablement pas relu *Sous le soleil de Satan* de Bernanos si l'actualité de l'édition ne m'avait pas mis en présence d'une parution sous les auspices du Castor astral. Bernanos, je le néglige depuis 40 ans. De plus en plus mécréant, je croyais en avoir fini avec ce qui dans mon souvenir était un auteur trop engagé dans des voies qui n'étaient pas les miennes.

J'avais tort. *Sous le soleil de Satan* raconte l'histoire d'un prêtre de campagne, l'abbé Donissan. Fils de paysan, frustré comme il n'est pas permis, il n'est pas accepté au début par les bien-pensants. Il veut se réfugier dans un couvent, mais son supérieur le convainc dans une conversation de rester au service de ses paroissiens.

On n'irait pas loin dans la lecture du roman s'il n'était habité de bout en bout par les ténèbres et par la présence de forces supérieures. L'abbé dit à Mouchette à peine sortie de l'adolescence, qui vient de commettre un meurtre: «*Vous êtes dans les*

*maines de Satan*». Et on le croit, tellement est éminente la nécessité intime qui a dicté l'œuvre. Bernanos écrit aussi: «*Notre pauvre chair consomme la couleur comme le plaisir*».

L'abbé Menou-Segrais, vieil ecclésiastique, voit dans son jeune collaborateur «une âme». Un homme habitué de toute manière par une force supérieure qui voit dans Satan une puissance «capable de connaître pour détruire et renouveler dans la destruction sa connaissance et son désir».

Ce roman qui fait cohabiter une Mouchette possédée par le mal qui finit par se trancher la gorge et celui que l'on surnomme le saint de Lumbres est le premier de son auteur, l'un des plus prenants certes. Même s'il est mal construit, bourré de considérations qui alourdissent le récit. Si le romancier est malhabile, l'écrivain est magistral.

*La Quatorzième Valse* d'André Tubeuf est un récit à la première personne. Celui qui aurait pu l'écrire est Dinu Lipatti, pianiste roumain dont les rares disques éblouissent toujours les mélomanes avertis. On aime Lipatti comme on vénère un poète.

La quatorzième valse du titre fait référence, on l'aura deviné, à Chopin, dont le compatriote de George Enescu a été l'un des plus merveilleux interprètes. Intitulé roman, ce petit livre se-

rait plutôt un faux journal qu'aurait rédigé un admirateur inconditionnel. La réputation d'André Tubeuf dans le domaine de la musique est inattaquable. Il a collaboré et collaboré de nombreuses publications dans le domaine, a publié des ouvrages sur Mozart, Wagner, Claudio Arrau, entre autres. Rien à craindre donc du côté de la justesse des détails avancés.

Si le ton est celui de la confiance murmurée, si l'intimité du propos nous retient à coup sûr, on peut se demander si la matière était suffisante pour maintenir l'intérêt tout au long.

En un mot, si le mélomane peut y trouver son profit, il n'est pas sûr que le lecteur qui ne serait pas un admirateur de ce grand interprète de Bach y trouvera satisfaction.

Une chose est certaine, cette *Quatorzième Valse* donne le goût d'écouter l'un des plus grands pianistes du XX<sup>e</sup> siècle.

Collaborateur du Devoir

## SOUS LE SOLEIL DE SATAN

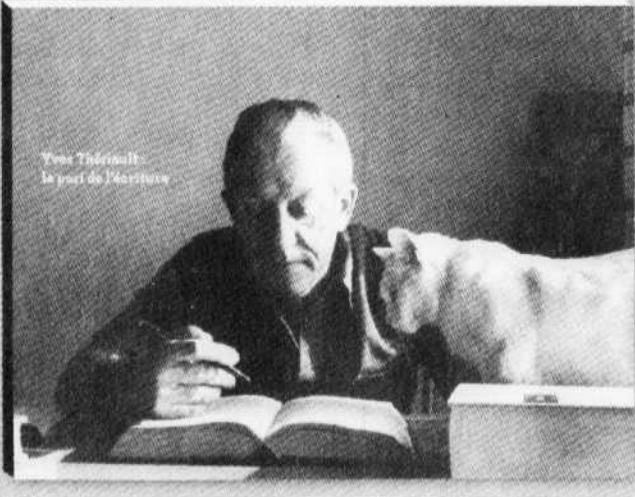
Georges Bernanos  
Le Castor astral  
Paris, 2008, 334 pages

## LA QUATORZIÈME VALSE

André Tubeuf  
Actes Sud  
Paris, 2008, 154 pages

## Yves Thériault : le pari de l'écriture

Catalogue de l'exposition consacrée à l'écrivain Yves Thériault présentée à la Grande Bibliothèque jusqu'au 18 janvier 2009



ISBN : 978-2-7637-8779-4 • 176 pages • 37,95 \$

Une coédition de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et des Presses de l'Université Laval

Textes inédits de

Renald Bérubé, Michel Biron, Lise Bissonnette, André Brochu, Jacques Godbout, Hélène Lafrance, Claire Le Brun-Gouanvic, Laurent Mailhot, Robert Major, Jean Morency, Alain Person

En vente chez votre librairie, sur le site des Presses de l'Université Laval ([www.pulaval.com](http://www.pulaval.com)) ainsi qu'à la Boutique de la Grande Bibliothèque située au 475, boul. De Maisonneuve Est à Montréal ([boutique@banq.qc.ca](mailto:boutique@banq.qc.ca)).

Bibliothèque et Archives nationales Québec

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL pul

Bibliothèque et Archives nationales du Québec vous donne rendez-vous aux

Midis littéraires de la Grande Bibliothèque

Rencontre avec l'écrivaine Catherine Mavrikakis animée par Aline Apostolska

Catherine Mavrikakis s'est distinguée depuis son premier roman, *Deuils cannibales et mélancoliques* (2000), par la force et la sensibilité de son œuvre qui mêle romans, essais et théâtre.

Les Midis littéraires de la Grande Bibliothèque, une série de conversations avec des écrivains d'ici et d'ailleurs.

à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque le mardi 11 novembre 2008 de 12 h 30 à 14 h

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal  
Berri-UQAM  
Renseignements : 514 873-1100 ou 1 800 363-9028

Entrée libre  
[www.banq.qc.ca](http://www.banq.qc.ca)

Bibliothèque et Archives nationales Québec

## LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Histoires de famille

NAÏM KATTAN

L'œuvre de Sylvie Germain est diverse. Elle a obtenu le prix Femina en 1989 pour son roman *Jours de colère* et le Goncourt des lycéens en 2005 pour *Magnus*. Chacun de ses romans constitue une continuité et une rupture ou, plutôt, un nouveau point de départ. Sans être mystique, elle cherche, au-delà des apparences ainsi que de la philosophie et de la psychologie, les marques et les motivations profondes de personnages à la fois étranges et familiers.

Dans *L'Inaperçu* elle en présente principalement deux, Sabine et Pierre. Entrée jeune dans la famille des Berynx, Sabine perd son mari dans un accident de voiture et se retrouve seule avec leurs quatre enfants. Mais, ayant hérité d'un billet de loterie gagnant d'un grand prix que son mari avait gagné, elle voit son existence matérielle ainsi assurée.

Elle dirige efficacement le magasin de la famille. Ses trois garçons grandissent, chacun à sa manière faisant partie de la famille. La jeune fille, Marie, qui se trouvait dans la voiture de son père lors de l'accident, est ensuite amputée d'une jambe. Rebelle, elle traverse des périodes de dérive avant de mourir jeune. Ne s'agit-il que d'une famille ordinaire frappée par la tragédie?

Il existe dans les soubassements de son histoire des secrets. Georges, le mari de Sabine, ne l'aimait pas et entretenait une liaison avec une autre femme. Sa tante, Edith, demeurée célibataire, lui avait révélé la sexualité dans son sommeil, quand il était encore adolescent; une scène érotique qui demeure un secret que ni l'un ni l'autre n'ont voulu révéler.

Sabine fait la connaissance de Pierre, le deuxième personnage principal du roman, alors que celui-ci est déguisé en père Noël. Elle le choisit comme homme à tout faire, bien qu'elle ignore tout de lui. Il la seconde au magasin, s'occupe des enfants, agit comme amant et père alors qu'il n'est ni l'un ni l'autre. Jusqu'au jour où le beau-père de Sabine, Charlam, le soupçonnant d'être l'amant de sa belle-fille, lui crache au visage. Du coup, Pierre disparaît sans laisser de trace. Car, on le découvre ensuite, le crachat lui fait revivre les moments les plus pénibles de son enfance.

Son père, qui cachait son homo-



Sylvie Germain

FRED DUFOUR AFP

sexualité, vivait à distance de sa mère. Sous l'occupation allemande, il fut envoyé comme travailleur en Allemagne et sa femme devint la maîtresse d'un soldat allemand de qui elle eut une fille. A la Libération, la population du village l'humilia en lui rasant le crâne et en lui faisant parcourir nue les rues du village, souillée par les crachats des hommes et des femmes. Pierre quitta par la suite le village et sa mère humiliée.

Ainsi, les deux protagonistes de ce roman traînent, en secret, des drames et des humiliations inavoués qui les condamnent à des comportements irrationnels et erratiques. Sylvie Germain lève le voile avec acuité et profondeur sur la noirceur de liens qui marquent des existences en apparence ordinaires et les condamnent à demeurer inaperçus, comme le titre du roman l'indique.

## L'amour à nu

C'est une autre histoire de famille que retrace Eliette Abécassis dans son dernier livre, qu'elle intitule *Mère et fille, un roman*. Auteure de plusieurs romans, dont *Qumran*, elle a comme Sylvie Germain une formation philosophique. Elle a connu la célèbre couturière parisienne Sonia Rykiel ainsi que sa fille et associée Nathalie. Ce sont elles qui lui ont suggéré de raconter leur histoire. Elle l'a fait librement, comme une écrivaine, c'est-à-dire sous la forme d'un roman. Les noms des protagonistes ne sont d'ailleurs pas indiqués dans le livre.

Le roman met à nu l'amour qui lie la mère et la fille, mais aussi les tensions et la complexité de leurs rapports. Il passe presque sous silence les divers mariages de l'une et de l'autre ainsi que leurs nombreuses

aventures. Mais leur passion de la couture, leurs différences et, parfois, ce qui distingue leurs démarches sont soulignés. Enfin, même si le mot «roman» figure dans le titre, ce livre est plutôt un grand reportage sur une grande maison de couture avec des réflexions sur la mode et l'art du vêtement.

Collaborateur du Devoir

## L'INAPERÇU

Sylvie Germain  
Albin Michel  
Paris, 2008, 294 pages

## MÈRE ET FILLE

Eliette Abécassis  
Albin Michel  
Paris, 2008, 169 pages

## Lépront, le roman à l'improviste

Finaliste au Médicis avec *Disparition d'un chien*, la romancière française est une valeur sûre, pas une vedette

GUYLAINE MASSOUTRE

Qu'on retrouve Catherine Lépront au palmarès des finalistes du Médicis n'est que justice. Rien chez elle n'est concédé au noir de l'artifice, ni sujet ni écriture, mi-énigme mi-réflexion. Dans son plus récent roman, *Disparition d'un chien*, le titre le dit assez, elle tient en laisse ce qui la tire en avant: son flair du mystère et son instinct du drame, le nez au ras du sol. Pourquoi suivre le mousso? Quelqu'un a-t-il lâché prise? Qui le voit?

A l'origine, il y a une scène réelle, entrevue par l'écrivaine de son balcon: une femme en Vespa, qui s'arrête, et un chien sorti de sa veste, qui tremble. Tous deux s'éloignent. Lépront entre en action. Elle lance à leur poursuite, sur plusieurs plans, une panoplie de limiers autour d'une faune d'artistes, dans un immeuble de Zanzibar. Mais y a-t-il lieu d'en faire un tableau? De lui prêter la logique manquante d'un avenir improbable?

Lépront s'adonne à la furieuse envie d'y donner suite. Avec talent. D'un côté, il y a son imagination qui ravale la scène à un film possible; de l'autre, se pressent des questions de mémoire et de sens. L'honnêteté d'écrire est en jeu. Le roman peut-il valider de nos jours sa gratuité poétique, onirique, associative, ludique? Est-ce purement léger, farfelu? Peut-on, après tant d'autres, répondre à la question?

## Nœud de vipères

Aérienne, Lépront colle son histoire dans l'actualité médiatique, politique, artistique. Des évidences aux ratures, des comparaisons aux souvenirs, elle fait vivre des impulsions et des regrets. Le temps s'éveille sans trop de cérébralité, et ses êtres imaginaires croisent la culture, au sens large. En attendant, une conscience hypervive projette la

suite du scénario dans un tricote-gé de fiction.

L'invention est celle, dit-elle en passant, du feu dans la glace. Une jouissance allègre. La vérité télescopée par des parasites. Ainsi, la narratrice enquête sur Olga, qui veut élucider le meurtre de la femme au chien. Comment tirer la vérité entre mille conjectures, quand l'imagination en est la grande responsable?

Les phrases sinieuses, bousculées et polyphoniques de Lépront sont un bonheur d'autant plus grand qu'on y pressent le maître, Holbein, et son fameux tableau *Les Ambassadeurs*, avec son anamorphose d'un crâne, symbole des vanités ultimes. Le polar est un peu ce crâne déformé.

Entre des pirouettes de reconstitution, on voit le réel, avec ses détails inattendus et ses bizarres réels de sous-sol. La véracité tenue de l'histoire frôle des précipices. Ils gigotent, ces protagonistes, ils investissent de drôles de décors, des villes, des musées, selon leur humanité composite. Et Lépront, insolente, rivièrè en crue, d'oser la digression, le bariolage, le détour qui ne paie pas de mine! Le roman mystifie, interpelle les amateurs d'histoires louches, de sautes d'humeur, d'images à surprise comme un cadeau qu'on déballe.

## Le polar comme si

Oui, il y a de l'intrigue à même les mots, du roman à l'improviste, dans ce *Disparition d'un chien*. Avec humour, on vous promène d'un bord alors que c'est de l'autre que l'action se précipite, tandis que vous considérez les divagations du fouineur de métier. Vagabonde, imprévisible, hirsute même, sa

plume a la fantaisie de la parole directe.

Elle a la plume libre, sans tapage, avec une visibilité éditoriale dont elle n'a ni usé ni abusé et des envies sorties d'elle ne sait où. Dans son roman, c'est comme s'il fallait vivre avec des questions auxquelles on ne peut jamais répondre. On ferait comme si. On rebondirait malgré l'absurde, l'angoisse. On aimerait quand même sacrément vivre. Malgré la bêtise, les meurtres, les hantises, les erreurs irréversibles, les parasites.

«Dans les polars d'Olga, la vie est écrite telle qu'elle n'est pas, me dis-je, sans les haillons de l'amnésie ni les brocards de l'imagination, sans les réminiscences ni les anticipations elles aussi involontaires et décalées dans le temps, sans les zones d'inintelligibilité ni les illuminations prodigieuses qui en sont pourtant la chair même et qui constituent en vrac sur le même centre gigantesque, une garde-robe hétéroclite d'oripeaux misérables et de tenues princières.» Voilà.

À l'instar de ceux et celles qui font une œuvre seule, Catherine Lépront est une valeur sûre, pas une vedette. Elle compta bientôt une trentaine de titres à son actif, romans, nouvelles, pièces de théâtre et quatre essais, remarqués par des prix aussi discrets que significatifs. Elle mérite qu'on la lise.

Collaboratrice du Devoir

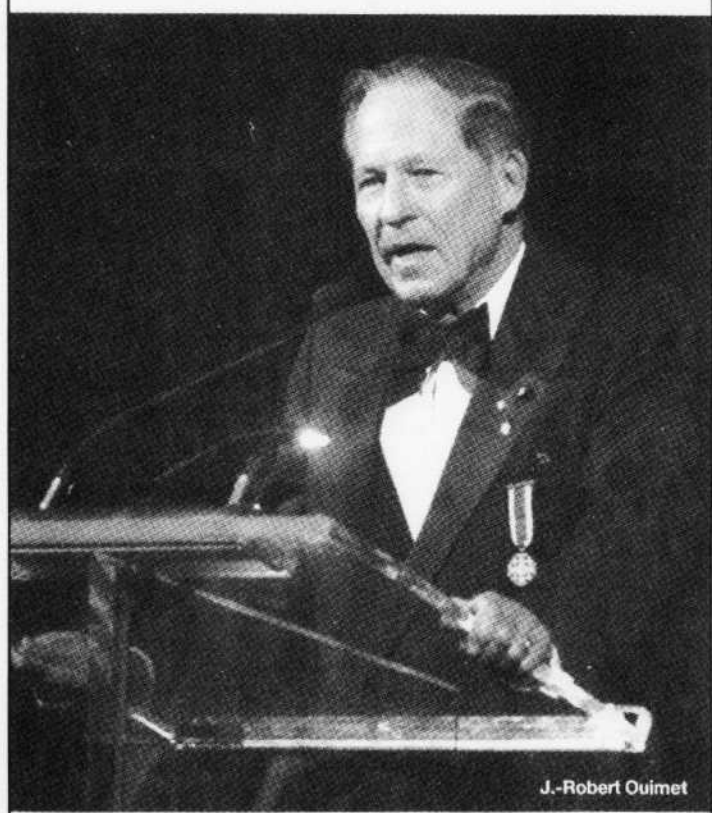
## DISPARITION D'UN CHIEN

Catherine Lépront  
Éditions du Seuil  
Paris, 2008, 379 pages



Eliette Abécassis

FRED MEYER AFP

UN MANAGEMENT MORAL :  
une réponse partielle à la crise ?

J.-Robert Ouimet

Après 180 conférences sur le management présentées en Amérique du nord, en Europe, au Moyen-Orient et en Asie.

« Tout vous a été confié... »

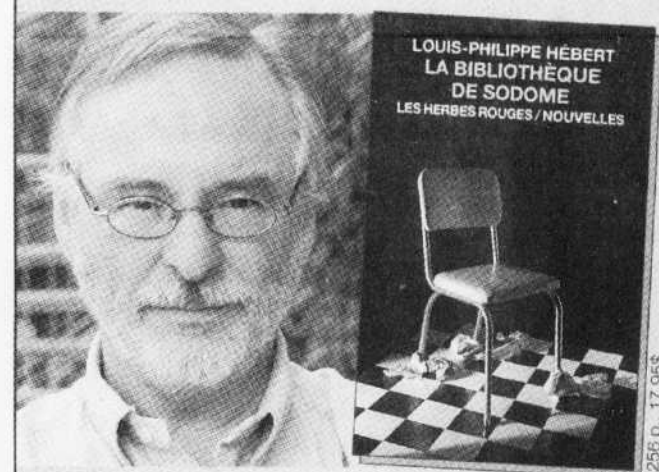
Préface de Jacques Lamarre,  
président et chef de la direction  
du Groupe SNC-Lavalin inc.



PRESSES DE  
LA RENAISSANCE  
- Disponible en librairie -

Modèle de management développé par Monsieur J.-Robert Ouimet basé sur le bien-être des personnes qui œuvrent dans les entreprises et sur la croissance de l'efficacité et du profit compétitif.

APRÈS 50 ANS À LA TÊTE DE CORDON-BLEU,  
J.-ROBERT OUIMET, UN CHEF D'ENTREPRISE  
PAS COMME LES AUTRES.

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT  
La bibliothèque de Sodome

Un livre d'amour différent,  
pourtant si près de nous.

LES HERBES ROUGES/NOUVELLES

## Étoiles variables

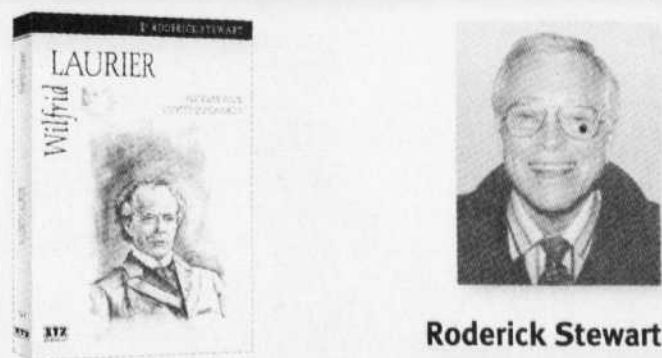


Dominic Séguin  
Tant pis

nouvelles, 162 p., 22 \$

Tant pis, c'est la mise en accusation d'un système qui avance comme un rouleau compresseur. Les personnages n'ont ni la force ni le pouvoir de changer quoi que ce soit. «Tant pis», semble se dire Dominic Séguin...

## Les grandes figures



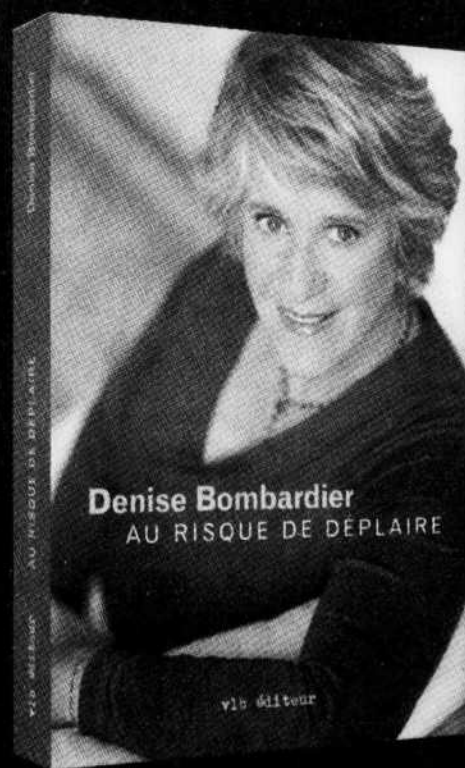
Roderick Stewart  
Wilfrid Laurier  
Œuvrer pour l'unité du Canada

récit biographique traduit de l'anglais  
par Hélène Rioux, 192 p., 18 \$

« Sur mon honneur, je m'engage à consacrer ma vie à la cause de la conciliation, de l'harmonie et de l'entente au sein des différents éléments de ce pays qui est le nôtre. »

XYZ  
éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 514.525.75.37  
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LES PROPOS D'UNE FINE OBSERVATRICE DE  
LA SOCIÉTÉ QUI NE CRAINT PAS LE DÉBAT,  
AU RISQUE DE DÉPLAIRE

Denise Bombardier  
AU RISQUE DE DÉPLAIRE

Connue pour son sens critique et ses prises de position à contre-courant, Denise Bombardier présente ici un recueil de ses chroniques publiées dans *Le Devoir* depuis mars 2006. « Pourquoi ne pas dire tout haut ce que l'on pense? Quel est l'intérêt intellectuel à rechercher un unanimité? » se demande l'auteure dans l'avant-propos de son livre. Des questions qui donnent le ton à cet ouvrage qui rend compte d'événements qui ont fait l'actualité, tels les accommodements raisonnables et l'avenir de la langue française et de la culture au Québec. Denise Bombardier sait surprendre, déranger et faire réfléchir le lecteur.

vib éditeur  
Une compagnie de Quebecor Media

## LITTÉRATURE

POÉSIE

## Amours de haut vol

Hélène Monette et Hélène Dorion signent deux recueils qui méritent l'attention

HUGUES CORRIVEAU

Hélène Monette aurait pu donner le titre «Litanies de Thérèse» à son récent et bouleversant recueil, écrit en hommage à sa sœur disparue en 2005, intitulé *Thérèse pour joie et orchestre*. On y retrouve cette même manière de nommer l'admirable que l'énumération évocatrice autour de la Vierge Marie dans le texte liturgique. Ainsi trouve-t-on au fil des pages diverses manières de nommer la bien-aimée: «Seule-Ange», «Teresa Bonheur», «ange au grand cœur d'authentique grande sœur», «petite Thérèse, mon oursin soyeux», «Tereza Boudhdhina», «chamelle dorée des bibles / marraine de l'abordage», etc.

On aurait le goût, au fil des pages, d'imaginer que cette Thérèse privilégiée ait eu le temps de lire ce livre que Monette lui consacre, tellement l'amour sororal y est inscrit jusqu'au cœur et dans la tendresse la plus pure. L'absente est donnée dans sa présence essentielle à travers des chapitres aux titres d'œuvres musicales: «Prélude», «Fantaisie», «Pastorale», «Oratorio» et «Nocturnes et gospels».

Un tel acte d'amour est si surprenant en ces temps cataclysmiques qu'on ne peut s'empêcher, avec l'auteure, de poser la question: «mon Dieu! sommes-nous réellement / dans la réalité?» Et c'est à peine si le doute nous effleure tant sont considérables les sentiments entre les deux femmes. La traversée du temps, de la prime enfance



Hélène Monette

MARTINE DOYON

ce à l'âge adulte, nous permet d'accéder à une complicité exemplaire et complémentaire. Le texte est d'une très grande beauté, économique et précieux, sans excès, au plus près de garder pour soi l'émotion qui pourtant est transmise avec une énergie qui serre la gorge. Un très beau recueil que celui-ci, écrit avec la grâce de la vérité:

«tu es un des Grands Mystères de ma vie»; «après ta mort, tes camarades ont rempli nos yeux / de ton cœur choral / de ton cœur, on l'entendit enfin // écoutant la chorale / à chaudes larmes / on l'entendit clairement / ne plus jamais être là».

## Voyage en soi-même

Hélène Dorion, dans *Le Hublot des heures*, nous entraîne à bord de divers avions sur des sites aéroportuaires pour qu'on puisse l'accompagner dans ses déplacements. Or le vocabulaire convenu pour les transports aériens s'ouvre à des doubles sens insidieux d'où sourd la poésie elle-même. Le mot «déplacement», au premier chef, trouve à témoigner de la fragilité de l'âme dès lors qu'on se déplace légèrement à côté de nos habitudes. La carlingue devient ainsi le microcosme parfait pour que la conscience s'aiguise, pour que le regard aux abois cherche à repérer l'humanité tout autour, vaste passage éphémère de l'altérité: «[...] tu reviendras / pour rejoindre d'autres espaces / en toi, — comme si, avec chaque lieu / tu recueillais un fragment de plus / de ton être, quelques lambeaux / que le vent, que la vie / avait éparpillés.» L'autre et soi à la fois; la quête de l'ailleurs trouvant à faire s'épanouir une vision immanente de ce que notre vision des choses comporte d'appréhension et de désir.

Les chambres de passage tiennent aussi le même rôle de cocon révélateur de son incarnation dans le

monde. Mais l'auteure ne s'attarde en aucun lieu, essayant de montrer cette fuite en avant qui entraîne corps et âme vers des ailleurs improbables et d'inattendus chocs et coups d'espoir, mais aussi de désespoirs et de stupéfaction. Le monde éphémère qui défile au-delà du hublot, l'auteure se demande s'il n'est pas semblable à celui qui s'imprime fugitif sur les écrans de télé, comme si le bouleversement d'un nuage et une guerre lointaine avaient le même poids de sens enfui: «tu oublies presque / la sensation d'être ici et nulle part / ailleurs, coupée des innombrables / multifonctions qui te transmettent l'ubiquité / au bout des doigts, soudain tu te retrouves / partout en même temps / nulle part, alors». Ou simplement dans la pleine conscience de ce que peut dire de la précarité du monde la poésie.

Collaborateur du Devoir

## THÉRÈSE POUR JOIE ET ORCHESTRE

Hélène Monette  
Boréal,  
Montréal, 2008, 160 pages

## LE HUBLOT DES HEURES

Hélène Dorion  
Éditions de La Différence, coll. «Clepsydre»,  
Paris, 2008, 80 pages

## Le «vrai» Brel

Trente ans que Jacques Brel est mort et qu'il repose sur son île après une vie aussi tumultueuse que passionnée. Chanson, cinéma, navigation, aviation, Brel a touché à tout. Et le journaliste Eddy Przybylski a touché à tout ce qui concerne Brel dans *Jacques Brel. La valse à mille rêves*, une biographie publiée aux Éditions l'Archipel. Volumineux (765 pages), l'ouvrage revendique d'être le plus fouillé depuis celui publié par Olivier Todd en 1984, qui fait toujours office

de biographie-référence. Przybylski a interrogé plus de 120 «témoins» ayant connu le chanteur dans l'espoir de «raconter le vrai Brel», de Bruxelles aux Marquises, en passant par Paris. Quelques «révélation» ponctuent le récit, notamment sur les véritables raisons de la mort du chanteur. Un bémol sur le travail d'édition: la présentation des photos sur fond de mer turquoise n'est pas nécessairement des plus heureuses... — *Le Devoir*

## Écrire le silence

SUZANNE GIGUÈRE

Imaginez Gilbert Gatore dans le silence absolu d'un monastère, écoutant en boucle le *Requiem en ré mineur* de Mozart, un crayon à la main, traçant sur la page blanche ces premiers mots: «Que vaut-il mieux faire lorsque, sans aucun doute possible, il est trop tard?» Né en 1981 au Rwanda, l'écrivain a fui le pays avec sa famille en 1994. Il vit aujourd'hui à Paris. Pour écrire *Le Passé devant soi*, il a parcouru toute la France en s'installant chaque semaine dans un monastère différent. Il cherchait un endroit calme pour écrire une fiction sur la tragédie rwandaise dans laquelle, par la seule force de l'imagination et de l'écriture, il allait explorer les forces obscures de la folie génocidaire qui a fait dans son pays — qu'il ne nomme jamais — plus de 800 000 victimes en cent jours. Donnant la parole à deux personnages fragiles, bourreau et victime, il tente d'exprimer l'indicible et de montrer que survivre au passé reste difficile.

## «C'est terrible, mais bon»

Deux histoires se répondent. Celle d'Isaro et de Niko. D'une voix calme mais riche en pathos, Isaro raconte. Enfant adoptée, elle a grandi dans l'ignorance de son passé et mène à Paris une vie d'étudiante insouciance. Les nouvelles tragiques que la radio donne régulièrement de son pays d'origine lui apparaissent un jour insupportables: le nombre de prisonniers est tel qu'au rythme des jugements il faudra deux ou trois siècles pour

examiner le cas de chacun des détenus. Rattrapée par son histoire personnelle — le massacre de toute sa famille —, elle trouve obscure l'attitude de ceux qui ne trouvent rien d'autre à dire que «c'est terrible, mais bon». Rien d'autre que de s'indigner rituellement avant de passer à autre

## Dans un langage sans émotion, il dévoile en 251 fragments la mécanique qui l'a mené à consentir puis à participer à l'extermination de ses frères

chose, à la vie normale. «C'est cette façon d'être résigné devant tous les bouleversements, de ne pas se laisser soi-même bouleverser au risque, croit-on, d'ajouter sa propre misère à celle déjà écrasante du monde qu'elle ne supporte plus.»

Elle décide de partir dans son pays pour consigner les témoignages de tous ceux qui ont vécu la tragédie: survivants, bourreaux, complices, résistants. Une sorte de recensement de la mémoire. Cette démarche la plongera finalement dans une affliction profonde. Asphyxiée par les souvenirs insupportables dont elle devient la gardienne, son propos lui paraît en deçà de tout ce qu'elle écrit. «Il lui apparut que même un livre n'y aurait pas suffi, que rien n'y suffirait jamais.»

Niko est un simple d'esprit, muet, négligé par ses parents. Il est aussi un être rêveur et inquiet. La lecture est la seule activité qui lui procure un peu de paix. Pendant la guerre civile qui

ravage son village, il rejoint les génocidaires: «Pour la première fois de sa vie, il fait partie d'une communauté, il est respecté et éprouve une puissance illimitée.» Quand débute le récit, il vit dans une grotte habitée par de grands singes. Il tente d'oublier les actes qu'il a commis. Dans un langage sans émotion, il dévoile en 251 fragments la mécanique qui l'a mené à consentir puis à participer à l'extermination de ses

frères. À la fin, en proie à des souvenirs insoutenables, transi de honte et de culpabilité, il n'arrive plus à se débarrasser des fantômes des corps martyrisés et des voix étouffées de ses victimes. Impasse et douleur.

Le passé qui ne passe pas

En mettant face à face une victime et un bourreau dans les tourments d'une guerre civile qui saccage sentiments et relations humaines, Gilbert Gatore se concentre sur une question qui imprègne peu à peu son récit: oublier au risque de devenir fou et de ne pas supporter la vie avec les autres ou pardonner?

Avant lui, Primo Levi a étudié la difficulté de vivre comme survivant. À propos de la haine nazie, il écrivait: «Si la comprendre est impossible, la connaître est nécessaire, parce que ce qui est arrivé peut recommencer, les consciences peuvent à nouveau être déviées et obscurcies: les

nôtres aussi.» (Si c'est un homme, Julliard, 1987).

Le Passé devant soi, qui a remporté le prix Ouest-France Étonnants Voyageurs 2008, n'est pas un livre qui explique. C'est un livre qui pose des questions. Dans une entrevue qu'il accordait à Marine Landrot (*Télérama*, 9 janvier 2008), Gilbert Gatore déclarait: «Avant d'être un génocide, les événements de 1994 sont des expériences humaines, individuelles, subjectives. Pourquoi prend-on une machette pour tuer son voisin? Seule la fiction peut répondre à cette question. Il faut inventer la vérité, pour qu'elle puisse apparaître.»

Dans *Le Passé devant soi*, le romancier s'avance loin dans la douleur intérieure des personnages. D'une force littéraire peu commune et d'une maîtrise impressionnante, ce qui ne semble que réalité entre avec une aisance stupéfiante dans la fiction. L'alternance des voix, l'une métaphorique, plus près du conte, et l'autre plus réaliste, plus analytique, renforce cette perception.

Longtemps après avoir refermé ce récit unique, les voix d'Isaro et de Niko comme celles du *Requiem* de Mozart continuent de nous hanter. La petite musique des ténèbres se dépose en nous. Avec une question: qu'aurions-nous fait dans la même situation?

Collaboratrice du Devoir

## LE PASSÉ DEVANT SOI

Gilbert Gatore  
Éditions Phébus  
Paris, 2008, 224 pages

Olivieri  
librairie • bistroOlivieri  
au cœur de la littératureFONDATION  
METROPOLIS  
BLEULundi 10 novembre  
à 18h005219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
RSVP : 514 739-3639  
Bistro : 514 739-3303Dans le cadre  
de la Série littéraire  
Metropolis bleu

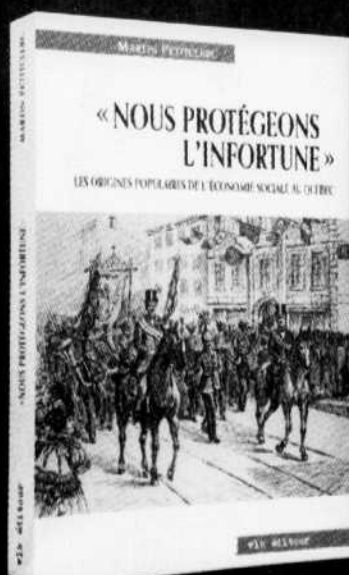
MONIQUE PROULX

Monique Proulx est connue comme romancière, nouvelliste et scénariste. L'auteure des *Aurores montréalaises* et du *Sexe des étoiles* lira des extraits de son dernier roman, *Champagne*, qui connaît un accueil très favorable, tant au Québec qu'en Europe, et s'entretiendra avec Marie-Andrée Lamontagne.

Organisé par la Fondation  
Metropolis bleu

MARTIN PETITCLERC

FÉLICITATIONS

PRIX LIONEL-GROULX DE L'INSTITUT  
D'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

Déjà lauréat du prix Clio pour la région de Québec remis par la Société historique du Canada, Martin Petitclerc vient de recevoir un nouvel honneur: le prix Lionel-Groulx remis au meilleur ouvrage en histoire de l'Amérique française.

Dans ce livre pionnier, Martin Petitclerc étudie ces associations mutualistes québécoises qui, à l'époque du libéralisme triomphant, ont développé la solidarité de la classe ouvrière.

vib éditeur  
Une compagnie de Québecor Media

## BENOIT BOUTHILLETTE

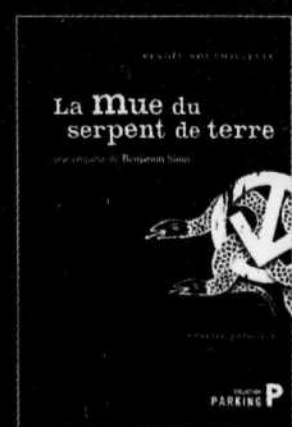
«Ce Benoit Bouthillette, c'est le talent à l'état brut. Du style [...], de la truculence, une esthétique sombre et urbaine, une vision critique de notre bonne société.»

DIDIER FESSOU — *Le Soleil*

«[...] les amateurs retrouveront avec plaisir le style inimitable de Bouthillette. [...] une œuvre de qualité qui confirme l'originalité et le talent de ce jeune écrivain.»

NORBERT SPEHNER — *La Presse*

«Rares sont, dans le sport comme dans le champ littéraire, les recrues géniales qui échappent à la malédiction de la deuxième saison. [...] À peine offerte la sidérante réussite de *La Trace de l'escargot*, Benoit Bouthillette triomphe du risque de la récidive [...] avec un résultat magique: le texte parvient, comme peu d'œuvres savent le faire, à déferler au rythme insoutenable de la pensée. [...] Du souffle. Une agilité sans pareille. Une authenticité encore rugueuse, mais qui promet de combiner tantôt la fidélité à la vie et l'élégance littéraire.»

LAURENT LAPLANTE — *Nuit blanche*LES ÉDITIONS BLAGO  
BAGNOLE

leseditionsdelabagoule.com

Luc Godbout  
Suzie St-CernyRegards  
sur la famille  
et la fiscalitéLE QUÉBEC, UN PARADIS  
POUR LES FAMILLES ?Le Québec,  
un paradis pour les familles ?  
Regards sur la famille et la fiscalitéISBN : 978-2-7637-8787-9  
275 pages • 29,95 \$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • www.pulaval.com

## LIVRES

Coups de cœur francophone

## Petite randonnée musicale

La Montagne secrète passe du livre à la scène pour la première fois

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

On le sait: les livres sont magnifiques, et les disques pleins de beautés. Les enfants les aiment, les parents aussi. De même la critique — toujours enthousiaste devant les productions de la Montagne secrète — et les artistes qui participent aux projets. Il ne manque rien, alors. Ou peut-être que si: un bout de scène.

La Montagne secrète passera aux actes demain, au Lion d'Or, pour deux spectacles qui constituent une première pour la maison de disques-livres. Cette inédite présence sur scène se fera avec la participation d'une pléiade de musiciens qui donnent bonne mesure du pouvoir d'attraction de la Montagne: Martin Léon, Paul Kunigis, Mara Tremblay, Yves Lambert, Jorane, Jérôme Minière, Kaïn et Jessica Vigneault seront notamment de la partie.

Au dire du fondateur et directeur artistique de la boîte, Roland Stringer, il s'agira d'un spectacle-tour d'horizon. On pigera à droite et à gauche dans le répertoire de la maison, en s'attardant aux succès. Car succès, il y a: *Un dimanche à Kyoto* (basé sur des textes de Gilles Vigneault), *Un trésor dans mon jardin* (encore du Vigneault, tout récemment auréolé du prestigieux prix TD en littérature jeunesse canadienne), *Chapeau! Félix*, *Le Géant de la forêt*, la trilogie des *Dodo la planète do*, puis...

Puis l'ensemble de la production, en fait, puisque de chaque titre s'est écoulé entre 5000 et 15 000 exemplaires. Une sacrée pige au Québec.

Des projections des illustrations toujours soignées des livre-disques seront aussi utilisées demain, alors que la trame narrative de *La Fabuleuse mélodie de Frédéric Petitpin*, sortie en 2007, servira de cœur au spectacle.

Ca fait donc huit ans que la Montagne secrète opère au grand jour, en soulignant son goût des mots et d'une esthétique tant visuelle que sonore (musique folk du monde entier, jazz doucereux, touches de swing) qui fait sa réputation jusqu'en France, où le tiers des ventes est réalisé. Pour Roland Stringer, le secret de la recette réside dans le respect voué au public visé: on s'adresse aux enfants intelligemment, et on s'arrange pour que les parents y trouvent amplement leur compte avec des contes bien ciselés.

«Je vois ce qu'on fait comme un bon film pour la famille. Parce qu'on bon film pour enfants est un film qui plaira à toute la famille», dit celui qui a longtemps géré la carrière de Hart Rouge (des amis d'enfance qui participent souvent aux productions de la Montagne secrète) et de Carmen Campagne.

C'est Stringer qui mène tous les projets. Il choisit les auteurs, les illustrateurs, les musiciens. Avec un pif exemplaire: il a sollicité Pierre Lapointe et Yann Perreault avant que le grand public ne le fasse, par exemple. Et le bassin des collaborateurs comprend Pascale Bussièrès, Richard Desjardins, Richard Séguin, Bia, Penny Lang, Ariane Moffatt. La crème du genre.



«C'est vrai que les artistes acceptent facilement de jouer le jeu avec nous, dit Stringer. Et je crois qu'on le leur rend bien en faisant aussi confiance à des jeunes.» Une confiance qui s'étend d'ailleurs à l'ensemble de la production: confiance en la sensibilité du public, au pouvoir du conte («qui est une ouverture, le début de quelque chose, un magnifique outil littéraire») et à la beauté des musiques du monde pour parler aux enfants.

Le Devoir

## UN DIMANCHE À LA MONTAGNE SECRÈTE

À 10h30 et 13h30, au Lion d'Or

BÉDÉ

## La vérité droit dans les yeux

FABIEN DEGLISE

Il y a des secrets de famille moins lourds à porter que d'autres. Et Stéphane, photographe professionnel qui sillonne le globe pour sensibiliser l'humanité à la misère humaine, en la mettant en boîte, n'a pas pêché le bon.

À la mort de sa mère, l'homme découvre en effet l'insoutenable: il est né aveugle et il a retrouvé la vue à la suite d'une opération, sans doute illégale, au Brésil dans sa jeunesse. Le donneur forcément ne voit plus. Et 30 ans plus tard, la culpabilité va accompagner la découverte de cet échange contre nature et amener le héros au bout de sa mauvaise conscience.

Avec *Le Regard des autres*, Martin Balcer et Edmond Baudoin signent ici une première œuvre, bien sombre, qui vient de trouver sa voix dans le catalogue d'une nouvelle maison d'édition d'ici, Axar Productions. Dans une succession de pages où le noir domine, pour donner le ton de la proposition, le récit propose un voyage étonnant dans les bas-fonds des in-

Illustration tirée du *Regard des autres*, de Balcer et Baudoin

égalités mais aussi de la rédemption, sur deux continents.

Dans ce monde, la honte est palpable. Elle côtoie aussi quelques incohérences dans le scénario et un trait par moments juvénile, surtout dans la mise en scène des expressions du visage. Mais cette recherche de pardon arrive malgré tout à garder l'intérêt du lecteur en raison d'une caractéristique graphique originale: le cadrage du réel est livré à partir des yeux du personnage principal. Yeux qui

sont au centre du récit. Concept, concept, comme dirait l'autre, et qui annonce sans doute quelque chose de bon, dont on attend déjà la suite...

Le Devoir

## LE REGARD DES AUTRES

Martin Balcer  
et Edmond Baudoin  
Axar Productions  
Montréal, 2008, 72 pages

BEAUX LIVRES

## Le journal de Vigneault

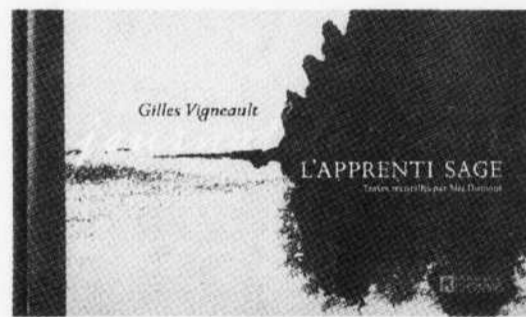
Gilles Vigneault tient son journal depuis 1973, un journal consacré autant à des réflexions générales sur la vie qu'aux événements de son quotidien. Mia Dumont, attachée de presse et chargée de communications fort connue dans les années 70, devenue par la suite une amie et une conseillère de Céline Dion, a eu un accès privilégié au 18 cahiers de ce

journal, alors qu'elle avait eu l'idée de réunir des citations du célèbre auteur-compositeur.

Le résultat prend donc la forme d'un petit livre d'art, qui propose quelques-unes des réflexions intimes de Vigneault, agrémentées d'esquisses de Vigneault lui-même.

Parmi les réflexions, on peut noter celles-ci: «La paresse, dit un très vieux proverbe, c'est la patience vécue comme un métier.» Ou encore, «La vérité ne sait naître et grandir que dans la forêt des incertitudes.»

Le Devoir

JOURNAL DES JOURS/  
L'APPRENTI SAGE

Gilles Vigneault  
Textes recueillis par Mia Dumont  
Éditions de l'Homme  
Montréal, 160 pages

## Prix littéraire

Un prix littéraire décerné par les collégiens et récompensant une **ŒUVRE ORIGINALE DE FICTION QUÉBÉCOISE**

Le dévoilement des titres des œuvres en lice pour l'obtention du Prix littéraire des collégiens 2009 aura lieu **LE VENDREDI 14 NOVEMBRE.**

des collégiens

Gagne un séjour en francophonie

www.prixlitterairedescollégiens.ca

BANQUE NATIONALE

Culture et Communications Québec

FONDATION Marc Bourgie

Éducation, Loisirs et Sport Québec

QUEBECOR

LE DEVOIR

CRILCQ

Éditions de l'Homme

UNEQ

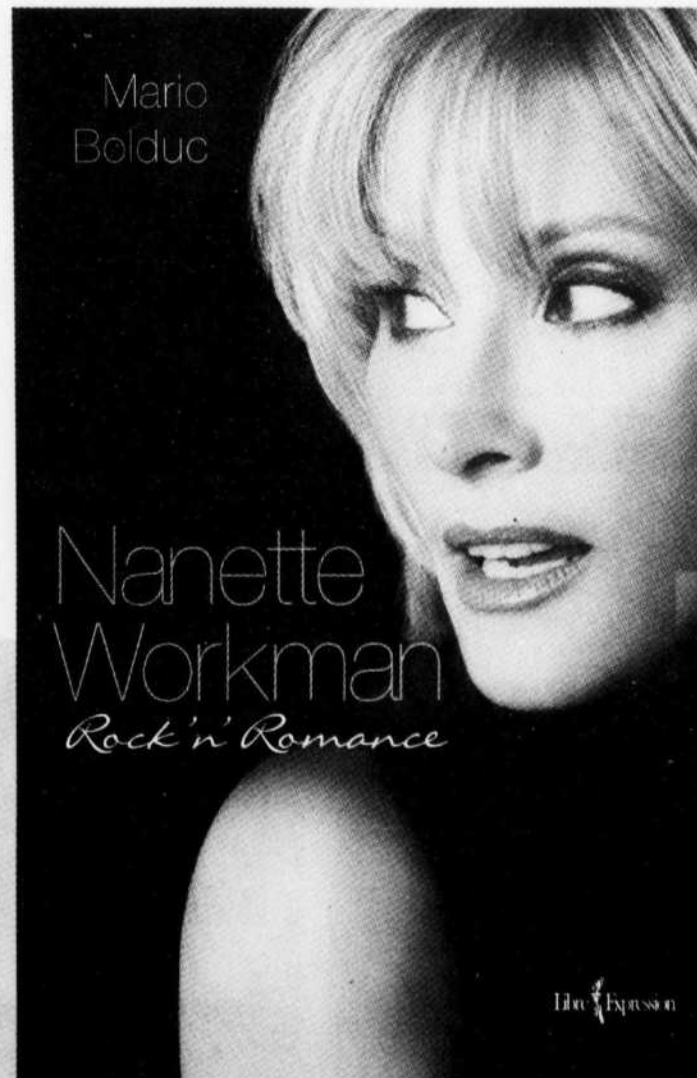
RADIO

## La star chérie des Québécois se révèle!

Issue d'une famille de musiciens, Nanette se retrouve, à dix-huit ans, en tête d'affiche d'une comédie musicale sur Broadway. Puis une rencontre change son destin: Tony Roman. Elle l'accompagne en tournée au Québec, où il est déjà une vedette.

Mais Nanette a la bougeotte...

Nanette Workman a eu une vie mouvementée, parfois chaotique, jamais banale. Aujourd'hui, avec sa voix unique, son charisme et son look de star, elle continue de soulever les passions.



Mario Bolduc

Nanette Workman  
Rock'n' Romance

Mario BOLDUC



En librairie le 12 novembre

Groupe Librex

GROUPE LIBREX  
Une compagnie de Quebecor Media  
grouPELLIBREX.com

## LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## L'art, les morts et le lac

Louise Warren cherche à saisir la spécificité de l'émotion esthétique

DAVID DORAIS

À la lecture du dernier livre de Louise Warren, on ne peut s'empêcher de penser au recueil d'Elise Turcotte, *Pourquoi faire une maison avec ses morts*, en raison de l'atmosphère poétique dont le décès se pare chez les

deux femmes. Mais dans *La Forme et le Deuil*, on se trouve bel et bien chez Louise Warren, c'est-à-dire dans un musée imaginaire. Un endroit où les œuvres d'artistes contemporains sont réunies avec goût et explorées en profondeur. Cette re-création littéraire d'œuvres visuelles leur confère une aura presque magique. Warren transmue ainsi les photographies d'allumettes de Stephen Sack, de la série *Matches Forest*, en un paysage beau et inquiétant: «Anatomie d'une forêt qui aurait pu accueillir des os aussi bien que des sculptures filiformes, totems, nouveaux dieux, nouvelles idoles, statues dressées [...]. Derrière la forêt apparaissent les cimetières de verre, les photos sur faïence des défunts, les squelettes d'animaux, les pièces de monnaie.»

Par ces sortes d'épiphanies répétées, Louise Warren cherche à saisir la spécificité de l'émotion esthétique. Celle-ci ouvre en nous un «arrière-monde», dit-elle, un au-delà du langage où s'éprouvent intuitivement les forces, les mouve-

ments, les matières, les formes. En fait, précise Warren, il s'agit d'un «entre»: une dérive qui favorise l'interprétation, dérive de la pensée entre le moi et l'œuvre (dont il faut toujours se tenir à distance), mais aussi entre le moi instinctif, analytique, et le moi inconscient, créateur.

Les spéculations de l'auteure se construisent dans un élan constant vers les formes extérieures. La descente méditative en soi-même et par soi-même semble ici impossible; la réflexion est nécessairement, avant d'être un retour vers soi, une lente inclinaison vers l'autre, une interrogation tendre, sans facilité mais sans pédantisme, dans une langue simple et sensible, qui cherche à cerner au plus près les idées en mouvement. Ce dynamisme est l'essence même du travail créateur, passage du deuil à la forme: «Le deuil crée une autre vie autour de la mort et cette transfiguration est un mouvement dont les artistes possèdent les matériaux, car il ne s'agit pas de résister à la mort, mais de l'accompa-

gnier. La résistance est dans la forme. De ces os, de ces cendres, de cette poussière, je ferai une matière solide.» L'objet d'art n'est pas une réplique du vivant: c'est le modelé d'une absence. L'art s'alimente donc au deuil, c'est-à-dire à la mémoire de ce qui nous est cher et qui est pris dans le passé. De là l'entreprise archivistique de Louise Warren: conserver pêle-mêle, grâce à l'écrit, les souvenirs de tableaux et de photos, mais aussi les souvenirs de son lac changeant au gré des saisons et les souvenirs d'être disparus; ainsi dresse-t-elle, dès l'ouverture de son livre, le portrait admirable de sa tante, femme hors du commun qui l'a initiée aux arts, au voyage et à la pensée.

Collaborateur du Devoir

## LA FORME ET LE DEUIL

ARCHIVES DU LAC  
Louise Warren  
L'Hexagone  
Montréal, 2008, 231 pages



Louise Warren

© JOSÉE LAMBERT

LITTÉRATURE JEUNESSE

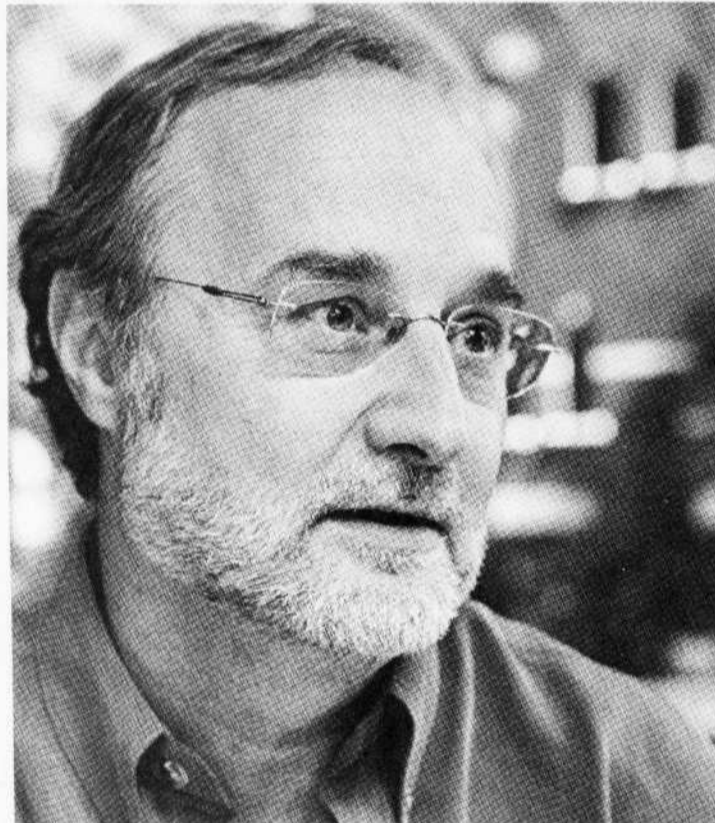
## François Gravel et ses ados exquis

LOUIS CORNELLIER

*Sales crapauds*, du prolifique François Gravel, n'est pas qu'un bon roman jeunesse. C'est un bon roman tout court. Sixième et dernier tome de la série *Sauvage*, qui met en scène les membres du club des Cadavres exquis, il confirme, une fois de plus, la redoutable habileté narrative de ce polyvalent auteur. Sa nomination à titre de finaliste aux Prix du Gouverneur général de 2008 dans la catégorie littérature jeunesse-texte s'imposait.

Composé de quatre jeunes d'une école secondaire banale des Basses Laurentides, au nord de Montréal, le club des Cadavres exquis est un club littéraire un peu particulier. «Mes amis et moi, explique Steve Charbonneau, leader du groupe, n'avons pas envie de nourrir les goélands pendant nos temps libres, ni de jouer au ping-pong, et encore moins de fumer des cigarettes en prenant un air blasé. Nous préférons lire et écrire des histoires macabres.»

Conçus comme de petites machines littéraires qui s'amuse à imbriquer la réalité dans la fiction et la fiction dans la fiction, les cinq premiers tomes entretiennent le lecteur dans l'incertitude. Lit-il le roman écrit par Gravel ou



François Gravel

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

l'histoire dans l'histoire rédigée

par Charbonneau, le personnage? Même une fois familiarisé avec le procédé, il se fait prendre à tout coup. À cet égard, *L'Araignée sauvage*, tome 2 de la série, est particulièrement efficace. Arrêté par la police parce qu'il a écrit une

histoire violente dans laquelle il assassine le directeur de son école, Charbonneau est enfermé dans un centre de détention pour la jeunesse. L'écriture, qui le condamne, le sauvera-t-elle? Le lecteur, en tout cas, sera bellement confondu.

Tout aussi brillante est la construction de *Sales crapauds*, qui intègre quatre nouvelles, rédigées par les quatre membres du club, à la trame romanesque. Pour clore sa série, Gravel a voulu donner plus d'espace à chacun de ses attachants personnages. Ils ont donc, d'un commun accord, rédigé à tour de rôle une nouvelle noire, qu'ils commentent ensuite.

Dans celle de Charbonneau, un étudiant naïf tombe dans un traquenard orchestré par un prof retraité et aigri. À faire frémir les acteurs du réseau scolaire. Celle de Maude Malenfant fait vivre une ado tourmentée, victime des mains baladeuses d'un vieux prof cochon. Sa vengeance, aux accents fantastiques, sera terrible.

Amoureux de la précédente et poète à ses heures, Mathieu Lachapelle attribue à une machine à boules le pouvoir magique de transformer un ado-rejet en star instantanée. Le portrait qu'il dépeint du faux père de son héros *loser* illustre la force de ses descriptions: «Quand il daignait adresser la parole à Stéphane, entre deux rots qui venaient de très loin et qui avaient amassé toutes ses puanteurs intérieures au passage, c'était toujours pour se plaindre que les jeunes



d'aujourd'hui étaient mal élevés, que c'était bien mieux dans son temps, et va donc me chercher une bière, espèce de débile.»

La nouvelle, enfin, de Roxanne Roy-Hébert, blonde de Charbonneau et affligée d'un léger handicap, raconte avec une terrifiante douceur le drame d'une fiancée néo-écossaise, tragiquement décédée lors de l'explosion de Halifax (un fait historique bien réel) en 1917.

Je rappelle que toutes ces nouvelles sont l'œuvre des personnages de Gravel, qui en profite pour déployer sa large palette de romancier. En faisant discuter entre eux les écrivains en herbe à la suite de chacune d'elles, l'auteur prof d'économie au collégial

montre aussi ses grands talents de pédagogue. Centrés sur l'art d'écrire de la fiction, ces échanges donnent lieu à de beaux débats littéraires. Faut-il, par exemple, user de synonymes pour éviter les répétitions? «Dans la vie, réplique Charbonneau, on passe son temps à se répéter, non? Si c'était interdit par la loi, je connais des professeurs qui seraient en prison depuis longtemps!» Plus tard, il répétera qu'il aime Roxanne: «Est-ce que je vous ai déjà dit que j'adorais cette fille? Oui? Eh bien, tant pis! Il y a des répétitions qui sont nécessaires, quoi qu'en pensent les professeurs de français!» Commence une histoire par le début, par le milieu ou par la fin? Et qu'est-ce, au juste, que la poésie, si Mathieu peut trouver poétique l'image des «galettes de crapauds» écrasés sur la route conçue par Maude?

Les ados écrivains qui animent la série *Sauvage* sont exquis. Sains et brillants malgré les incertitudes propres à leur âge et leur goût partagé du macabre, ils charment tant qu'on s'en ennuie déjà. Romancier sensible et à l'imagination intarissable, François Gravel, qui a le grand mérite d'aimer l'adolescence, leur prépare sûrement déjà des successeurs fictifs aussi vrais.

Collaborateur du Devoir

## SALES CRAPAUDS

François Gravel  
Québec Amérique jeunesse  
Montréal, 2007, 144 pages

**Librairie Allire**

La librairie Allire célèbre les célébrations de la Journée mondiale du livre jusqu'au jeudi 24 avril!

Venez rencontrer pour une lecture publique:

À 19 h Jacques Boulanger, auteur de *Ephéméride*\*

Et à 20 h Marc Maillé, auteur de *De la couleur du sang*\*

La soirée sera animée par l'éditrice Édith Madore.

\*Publiés aux éditions La veuve noire.

Allire, Librairie indépendante agréée | 450.679.8211 | Place Longueuil

**RENÉ LAPIERRE**  
Traité de physique

Un poème est aimant dans ce qu'il a d'impitoyable.

**LES HERBES ROUGES/POÉSIE**

152 p., 15,95\$

Reporters sans frontières

**100 photos de Reza**  
POUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

Soutenez Reporters sans frontières, achetez le nouvel album photos

En vente 17\$ dans les Maisons de la presse internationale

REPORTERS SANS FRONTIÈRES  
POUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

Sous la direction de  
**Lise GARON, Azzedine G. MANSOUR, El-Mostafa CHADLI**

**L'Islam et l'Occident**  
Biopsies d'un dialogue

Sous la direction de  
**Lise GARON, Azzedine G. MANSOUR et El-Mostafa CHADLI**

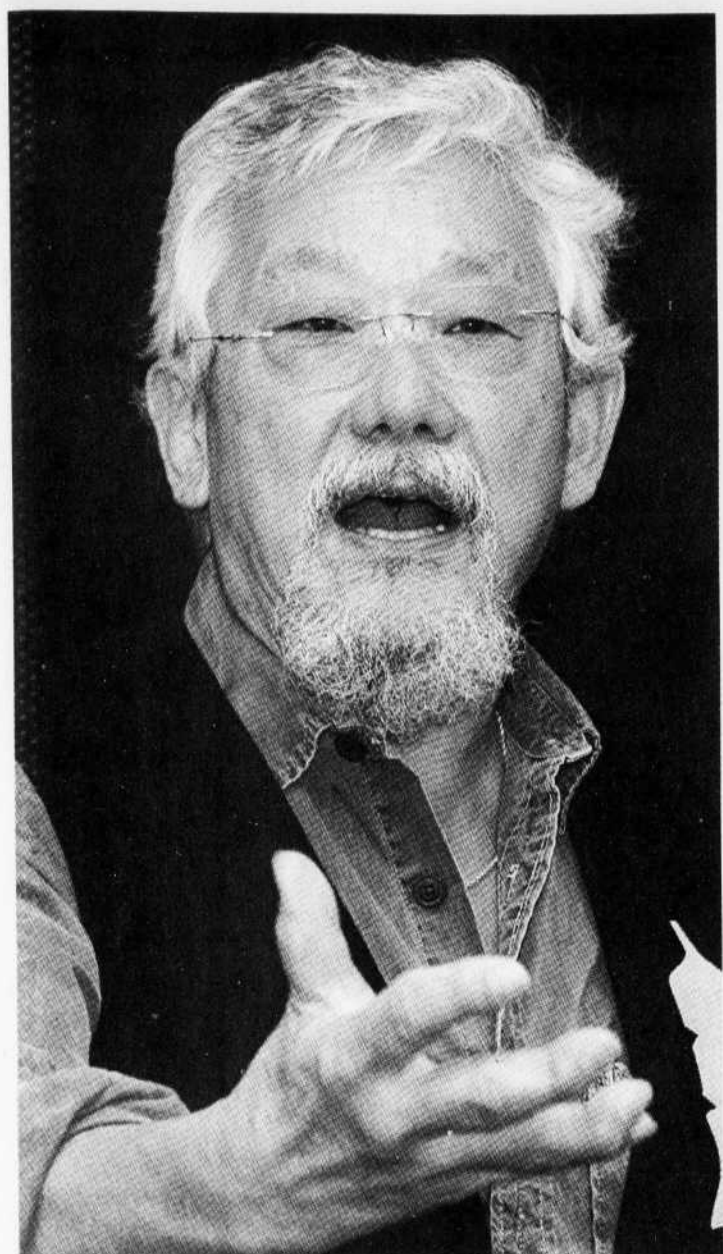
**L'Islam et l'Occident**  
Biopsies d'un dialogue

ISBN : 978-2-7637-8690-2  
442 pages • 45 \$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • www.pulaval.com

## ESSAIS

## David Suzuki au devant de la catastrophe



«Le gaspillage n'existe pas dans la nature. L'élimination de tout gaspillage doit devenir la pierre angulaire de l'économie humaine comme elle l'est pour l'économie naturelle», dit l'écologiste et auteur David Suzuki.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

ALEXANDRE SHIELDS

La catastrophe environnementale planétaire est en marche. Difficile d'en douter sans faire preuve d'une mauvaise foi hors du commun. David Suzuki, l'écologiste superstar du Canada anglais, ne jette pas l'éponge pour autant. Il se dit plutôt convaincu, à l'instar de plusieurs, que tout un chacun doit agir dans son quotidien pour tenter de contrecarrer la destruction de la vie sur Terre.

D'où l'idée de produire son *Guide vert*, ou *Comment réduire votre empreinte écologique*. En compagnie de l'avocat en droit environnemental David R. Boyd, il a donc accouché de cette plaquette — publiée en français chez Boréal — offrant des «moyens simples et peu coûteux pour changer nos habitudes de consommation et contribuer à l'équilibre planétaire».

Mais qu'est-ce donc que cette «empreinte écologique»? Il s'agit d'un concept développé par des scientifiques de l'Université de Colombie-Britannique pour illustrer les liens entre actions individuelles et leurs conséquences globales. Elle sert à mesurer le volume des éléments de la planète nécessaires à la production des ressources destinées à une personne pendant une année et à la récupération de ses déchets. Elle englobe la quantité de terre et d'eau requise pour les cultures vivrières, l'élevage, la pêche, le bois et l'énergie, ainsi que les surfaces nécessaires à l'absorption du dioxyde de carbone issu de la consommation des combustibles fossiles.

#### L'empreinte de géant

Sans surprise, l'*Homo canadensis* laisse une empreinte de géant. En fait, l'empreinte écologique moyenne de toute l'humanité est de 2,2 hectares par personne, tandis que celle des Canadiens est de 7,6 hectares, soit la troisième au monde.

Pour la moyenne des Américains, champions gloutons planétaires, elle est de 9,6 hectares, soit l'équivalent de 20 terrains de football. Globalement, si le reste du monde consommait des ressources et produisait des déchets au même rythme que les Nord-Américains, «il nous faudrait trois ou quatre autres planètes», rappellent les auteurs. La donnée est connue, mais elle n'en demeure pas moins ahurissante.

L'évaluation des écosystèmes pour le millénaire de l'ONU, une analyse détaillée de l'état de la vie sur la Ter-

rent-ils. Le gaspillage n'existe pas dans la nature. L'élimination de tout gaspillage doit devenir la pierre angulaire de l'économie humaine comme elle l'est pour l'économie naturelle.»

Puisque le logement, l'alimentation et les transports représentent 80 % de notre empreinte, Suzuki et Boyd suggèrent une série d'initiatives individuelles pour en réduire l'importance. La réflexion la plus intéressante touche à l'alimentation. Car si les consommateurs sont attachés à cette sacro-sainte diversité qui fait qu'on peut acheter 4327 sortes de céréales à l'épicerie, l'apologie de l'achat dans les supermarchés à grande surface a un coût environnemental important, et ce, tout au long de la chaîne de production et de transport. Les auteurs en font une démonstration intéressante pour qui connaît peu ou pas la chose.

En matière d'habitation, on peut notamment mieux isoler nos demeures, mais aussi utiliser des appareils ménagers et autres qui consomment moins d'énergie. Pour ce qui est du transport, les façons d'agir individuellement énumérées dans le livre sont aussi largement connues. Bref, rien de nouveau sous le soleil.

Il faut d'ailleurs voir ce *Guide vert* comme une lecture pour non-initiés. Un cadeau de Noël de la bonne conscience environnementale. Car il faut faire preuve d'un optimisme certain pour voir dans cet ouvrage une recette efficace pour éviter à l'humanité de foncer droit dans le mur vers lequel elle se dirige à la vitesse grand V.

Les auteurs sont d'ailleurs plus convaincants quand ils interpellent la sphère politique, l'invitant à dépasser la rhétorique électorale pour s'attaquer à une situation qui men-

ce rien de moins que la vie. On propose des pistes de solution concrètes qui n'ont rien de farfelu. Après tout, les cosignataires ont plusieurs décennies de réflexion et d'analyse derrière la cravate. Et on ne peut pas accuser David Suzuki de voir tout en noir, bien au contraire.

Il touchait par ailleurs davantage au cœur du problème global, M. Suzuki, quand il dénonçait l'économisme triomphant au cours d'une allocution prononcée cette semaine à Montréal. «L'économie, selon notre conception, est basée sur l'innovation humaine, disait-il. Comme l'innovation humaine n'a pas de limite, on croit que la croissance économique peut se poursuivre sans fin. C'est faux. L'économie n'est pas une force de la nature, nous l'avons créée.» Cette création est d'ailleurs des plus destructrices, insistait-il, soulignant que l'actuelle crise financière devrait nous forcer à questionner la confiance aveugle qu'on place en elle. Quel est le slogan de Jean Charest et de ses libéraux dans la présente campagne provinciale? «L'économie d'abord».

Le Devoir

#### LE GUIDE VERT COMMENT RÉDUIRE VOTRE EMPREINTE ÉCOLOGIQUE

David Suzuki  
Boréal  
Montréal, 2008, 218 pages



## Aimer le folklore et le dépasser

MICHEL LAPIERRE

Si le mot «folklore» garde encore une fraîcheur inespérée, il n'en est pas de même du mot péjoratif, beaucoup plus récent, qui pourtant en dérive: «folklorisation». L'existence de ce deuxième terme révèle que l'on a réduit au folklore ce qui dans celui-ci l'anime et le dépasse: la nation. Serge Gauthier, né en 1958, l'a compris. «Un folklore sans nation est, juge-t-il, le folklore d'un peuple opprimé ou d'un peuple vaincu.»

Telle est la thèse que ce docteur en ethnologie historique, spécialiste de son Charlevoix natal, expose dans *Un Québec folklorique*, recueil d'articles et de textes divers qui forme un essai sur la «folklorisation tranquille» d'une région et de l'ensemble du

territoire national. Gauthier explore que le pionnier, chez nous, de l'ethnologie, Marius Barbeau (1883-1969), n'ait pas trouvé dans le folklore l'emblème de notre histoire.

En effet, Barbeau ainsi que ses disciples, Luc Lacoursière et Félix-Antoine Savard, ont seulement recueilli des faits, de peur d'entrevoir la portée politique de la tradition orale. Le premier à concevoir le folklore comme la matière brute d'une mythologie nationale à édifier a été Jacques Ferron.

Certes, Gauthier reconnaît dans ce grand écrivain un des «défenseurs du pays réel et imaginaire», mais il aurait dû insister sur l'exemplarité de l'œuvre. La force de Ferron consiste à fragmenter la tradition orale et à en mêler les

miettes aux données historiques pour que le lecteur ne puisse plus distinguer les unes des autres. L'apparente confusion provoque une surprise qui engendre une réflexion novatrice.

La manière ferronienne montre que le folklore a dans sa structure même, issue des caprices de l'imagination populaire, le formidable pouvoir d'agrandir l'histoire. L'insouciant collectif apporte la part d'irrationnel qui manque à la sèche chronologie.

Intellectuel conformiste, Barbeau ne pouvait adopter un point de vue semblable.

Comme Gauthier l'explique si bien, il a trop rapproché notre culture traditionnelle des cultures amérindiennes pour ne pas en suggérer l'extinction prochaine. Formé à Oxford en anthropo-

logie, longtemps attaché au Musée national d'Ottawa, il avait une vision anglo-saxonne. En marge d'une culture maîtresse de langue anglaise, les autres cultures du Canada et des États-Unis étaient, à ses yeux, appelées à se fossiliser.

Barbeau annonçait le multiculturalisme cher à Pierre Elliott Trudeau en ouvrant la voie à la création de «véritables ghettos culturels subventionnés». Voilà ce

que souligne Gauthier dans une analyse très perspicace des travaux du père de l'ethnologie québécoise.

Très conscient de la perception de sa région comme un sanctuaire du pittoresque en Amérique du Nord, le critique implacable reproche à Barbeau d'avoir inventé un Charlevoix convenu, selon l'esprit des touristes anglophones du XIX<sup>e</sup> siècle. A-t-on besoin de préciser

que la reconnaissance anodine de la nation québécoise par Stephen Harper parachève aujourd'hui cette perspective muséale?

Collaborateur du Devoir

#### UN QUÉBEC FOLKLORIQUE

Serge Gauthier  
Éditions du Québécois  
Québec, 2008, 204 pages

LAURENT GAUDÉ

## La porte des Enfers

« Ce récit, presque un conte qui s'abreuve au mythe d'Orphée, est d'une grande beauté. Il est écrit avec la maîtrise et la sensibilité de celui qui nous a tant séduit avec *Le soleil des Scorta*. À lire sans réserve. »

- Yves Guillet, Librairie Le Furet

« Gaudé, homme de théâtre avant tout, manipule à la plume le *demonus ex machina*. [Un] magnifique roman. »

- Robert Lévesque, *La Presse*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

### Et Dieu dans tout ça!

Mercredi 12 novembre 19 h 30

Avec

Céline St-Pierre Sociologue    Jean Grondin Philosophe

Rose Dufour Anthropologue    Louis Lesage Auteur

Beaucoup plus qu'une librairie!  
Salle de conférences et café-resto  
2661 Masson, Montréal, Qc  
514 849-3585  
Contribution suggérée de 5 \$

### éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Jean-François Lessard  
*La question du politique dans la modernité*  
Comprendre le malaise contemporain

222 pages, 22 dollars

Pierre Pelletier  
*Au-delà du moi*  
Les thérapies transpersonnelles

408 pages, 16 dollars

Sociologie de l'éthique

174 pages, 23 dollars

sous la direction de  
Stéphanie Gaudet et Anne Quéniart  
*Sociologie de l'éthique*

## ESSAIS

## Christianisme et philosophie

GEORGES LEROUX

Les religions posent chacune leur dieu ou leurs divinités en les représentant selon des conceptions métaphysiques qui leur sont propres. Les philosophes ont l'habitude de considérer que le monothéisme constitue à cet égard un grand progrès, mais aucun anthro-

**Si le monothéisme a connu une grande faveur dans la pensée de Freud et a fleuri surtout chez les philosophes, il semble n'avoir rien de spécifiquement religieux**

pologue ne les suivra sur un chemin qui conduit à disqualifier les croyances de tant de cultures complexes, comme celles de l'Asie ou de l'Afrique. Dans un essai d'une exceptionnelle clarté, Rémi Brague entreprend de présenter la conception chrétienne de Dieu, en associant la métaphysique des noms divins et une philosophie spéculative qui traverse toute l'histoire du christianisme européen. Son but est de montrer la singularité de cette conception, en l'extrayant d'amalgames risqués et en insistant sur sa spécificité: la doctrine trinitaire.

Le point de départ est une critique

d'une conception qui connaît aujourd'hui une vaste audience: selon cette conception, le judaïsme, le christianisme et l'islam appartiendraient à une même famille théologique, celle des «trois monothéismes», parfois désignée comme l'ensemble des «religions du Livre». Si le monothéisme a connu une grande faveur dans la pensée de Freud et a fleuri surtout chez les philosophes, il semble n'avoir rien de spécifiquement religieux; l'exemple de la métaphysique grecque, de Xénophane à

Aristote, montre en effet un dieu unique. Par ailleurs, les monothéismes excèdent en nombre ceux que nous associons à la triade promise essentiellement par le Coran. La vraie question, soutient Rémi Brague, serait donc «de se demander comment Dieu est un, quel est le mode d'unité qui relie le divin à soi-même.» A cette question, les réponses peuvent être très différentes et la recherche théologique en fournit un répertoire d'une grande richesse. À commencer par la représentation que se fait chaque religion du «monothéisme» de l'autre, chacun jugeant l'autre plus ou moins

strict, plus ou moins pur. Les querelles qui, au cours de l'histoire, viennent brouiller une reconnaissance mutuelle sont aussi nombreuses que les motifs de poser une différence. Brague en fournit un petit inventaire instructif et montre que la recherche d'un commun héritage abrahamique ne fait guère progresser: aucune des trois religions ne semble connaître le même Abraham, et l'expression «religions d'Abraham» semble plutôt chrétienne, l'islam prétendant de son côté être l'unique religion d'Abraham.

**Compréhension et différences**

Les différences sont donc constitutives, autant dans l'auto-interprétation des traditions que dans le rapport aux textes fondateurs, les deux Testaments et le Coran, lequel n'est d'aucune manière un «troisième Testament». D'où l'urgence d'un travail de compréhension qui accepte cette situation de désaccord, pour tenter de progresser vers une clarification des présupposés métaphysiques et historiques de chaque religion, et notamment de cette triade qui structure aujourd'hui le rapport de l'Occident et de l'Islam. C'est sur cet horizon de dialogue que Rémi Brague présente la conception chrétienne: si Dieu est, dans le christianisme, «quelque chose comme une

personne», et s'il peut être l'objet d'une connaissance tout en demeurant caché parce qu'il n'est accessible qu'à la foi, alors tout le projet métaphysique d'une compréhension de la doctrine chrétienne risque de buter sur un paradoxe. Évitant de reprendre tout le débat de la théologie naturelle, Brague situe son approche au sein d'une tradition, augustinienne d'inspiration, qui associe la foi et l'amour, la connaissance et la volonté.

La suite de cet essai se concentre sur cinq attributs divins, essentiels à la compréhension du christianisme: l'unité, la paternité, la parole, la bonté et la miséricorde. Les pages que Brague consacre au rapport du monothéisme et de la théologie politique, relisant notamment Carl Schmitt pour montrer l'écueil de toute représentation de l'unité construite à partir de l'expérience humaine, montrent comment il entend distinguer rigoureusement la question de l'unité et celle de l'unicité. Il en va de même pour la nécessaire critique de toutes les représentations humaines du Dieu masculin, viril, sexué: si la paternité doit être comprise comme prédicat absolu, elle doit être détachée de toute masculinité. Le chapitre le plus important est celui que Brague consacre à l'Incarnation, qu'il aborde à compter

d'une réflexion sur la parole, sur le verbe: des prophètes à l'évangile de Jean, il insiste sur le caractère absolu de l'entrée de la parole dans la chair et dans l'histoire.

Il n'est pas si fréquent qu'un philosophe se porte à la rencontre de la théologie et propose d'en reformuler les principes pour éclairer le caractère unique de la révélation chrétienne. Parce que cette approche se nourrit surtout de la théologie trinitaire, elle marque une fidélité très rigoureuse au dogme et évite la présentation d'un christianisme purement philosophique. Face aux enjeux contemporains de la rencontre du judaïsme, du christianisme et de l'islam, cet effort est nécessaire. On trouvera peut-être un peu surprenant, dans ce contexte, la mise à distance qui ouvre le livre, mais comme l'écrit Rémi Brague, la connaissance de chaque tradition est indispensable à la rencontre des religions. Ce livre y contribue de manière admirable.

Collaborateur du Devoir

**DU DIEU DES CHRÉTIENS ET D'UN OU DEUX AUTRES**

Rémi Brague  
Flammarion  
Paris, 2008, 251 pages

Évitant de reprendre tout le débat de la théologie naturelle, Brague situe son approche au sein d'une tradition, augustinienne d'inspiration, qui associe la foi et l'amour, la connaissance et la volonté



Village de Hafez Moghol. Quelques instants avant la mêlée des hommes et des bêtes dans le jeu du «Bouz Kashi»

## Les photographies de Reza

PAUL CAUCHON

C'est un classique. À l'automne, Reporters sans frontières (RSF) publie toujours un album de photographies dont l'achat sert à soutenir l'organisme de défense de la liberté de presse.

Au fil des ans, RSF a abordé plusieurs thèmes: il y a eu l'album d'Helmut Newton, celui consacré au foot, celui consacré aux stars, celui de Yann Arthus Bertrand, et ainsi de suite.

L'édition de l'automne 2008 est toutefois en parfaite adéquation avec la mission de RSF, puisque l'album est consacré à Reza, un photographe qui a lui-même combattu pour la liberté de presse.

**Prisonnier**

Iranien d'origine exilé en France, Reza avait été emprisonné et torturé par la police du shah d'Iran à l'âge de 22 ans, pour des photos prises dans son pays.

Depuis 30 ans, il parcourt le

monde, là où les gens souffrent à cause des guerres, des catastrophes naturelles et des conflits les plus variés. Photoreporter au *National Geographic* depuis 1991, ses œuvres ont été reprises par plusieurs grands magazines dans le monde. Il vient d'ailleurs de publier, aux Editions National Geographic, un livre consacré à 30 ans de reportages.

Pour son album, Reporters sans frontières a choisi des photos prises surtout en Afghanistan, en Turquie, au Turkestan oriental, en Égypte, au Pakistan.

Des photos qui souvent témoignent d'une immense tendresse pour les enfants et les déracinés. Qui témoignent également de la beauté des paysages dans des zones souvent inaccessibles.

Le Devoir

**100 PHOTOS DE REZA POUR LA LIBERTÉ DE PRESSE**

Reporters sans frontières,  
144 pages

**DENISE BRASSARD****FÉLICITATIONS**

PRIX DU LIVRE SAVANT RAYMOND-KLIBANSKY DÉCERNÉ PAR LA FÉDÉRATION CANADIENNE DES SCIENCES HUMAINES

**LE SOUFFLE DU PASSAGE**

POÉSIE ET ESSAI CHEZ FERNAND OUELLETTE



Fernand Ouellette a toujours fait alterner, dans son œuvre, la pratique de la poésie avec l'écriture de l'essai. C'est à l'analyse de ces deux démarches et de leur influence l'une sur l'autre que s'attache ici Denise Brassard, en suivant l'évolution de l'écrivain sur un demi-siècle.

vlb éditeur  
Une compagnie de Québec Media

Olivieri  
librairie • bistro

Olivieri  
au cœur de la littérature

Judi 13 novembre  
à 19h00

5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
RSVP : 514 739-3639  
Bistro : 514 739-3303

**PRÉCIS DE MÉDECINE IMAGINAIRE**

Causerie et lecture avec

**EMMANUEL VENET**

Écrivain et psychiatre à Lyon, il est l'auteur notamment de *Précis de médecine imaginaire* et de *Ferdière*, psychiatre d'Antonin Artaud.

« Dans *Précis de médecine imaginaire*, Emmanuel Venet porte à l'écrit, avec autant de précision clinique que d'inspiration poétique, cette relation que chacun entretient avec la médecine depuis son enfance. »

ANIMATRICE  
Marie-Andrée Lamontagne  
Auteure notamment de *Uns* (Leméac, 2008)  
Organisée en collaboration avec l'UNEQ

## Les rares éclairs franco-québécois

MICHEL LAPIERRE

Qu'est-ce que l'uchronie? C'est la réécriture imaginaire de l'histoire, péché mignon que Jacques Portes prend parfois plaisir à commettre. Il croit que, si la France avait gardé le Canada, elle n'aurait pas, pour se venger de l'Angleterre, soutenu l'indépendance des États-Unis, «n'aurait pas eu besoin de crédits supplémentaires et n'aurait peut-être pas connu la Révolution». Trop belle façon de placer le Québec au cœur de l'évolution du monde!

Professeur d'histoire de l'Amérique du Nord à l'Université de Paris-VIII, Portes est pourtant un esprit réaliste, comme l'indique le titre de son livre, *L'Impossible Retour de la France*. De «La Capricieuse» à *de Gaulle*. En 1855, la venue de *La Capricieuse*, premier navire de guerre français qui mouille devant Québec depuis la cession du pays à la Grande-Bretagne en 1763, suscite un accueil enthousiaste mettant la France dans l'embarras.

C'est l'époque de la guerre de Crimée (1854-1855). La France et la Grande-Bretagne ne sont plus ennemies, comme jadis, mais alliées au sein d'une coalition contre la Russie.

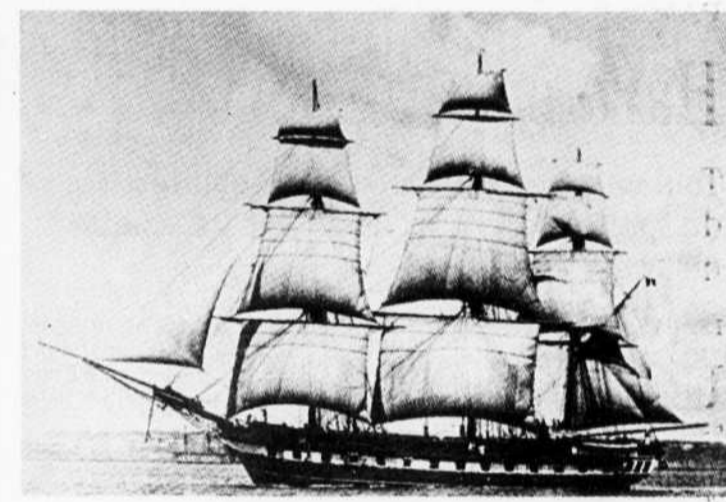
La présence de *La Capricieuse* ne suggère pas du tout une aide que Paris apporterait à un mouvement d'émancipation national, d'ailleurs jugulé par les Britanniques en 1837 et en 1838, même si le Français La Fayette, qui avait prêté main-forte aux insurgés américains, s'était demandé, à propos du Canada: «Rendrons-nous la liberté à nos frères opprimés?»

Sous les règnes de Napoléon III et de Victoria, l'heure est au conservatisme, comme le note Portes. Selon l'historien, il faudra attendre le voyage du général de Gaulle en 1967 pour qu'un Français déchaine une tempête en criant: «Vive le Québec libre!»

Portes a raison de penser que ce séisme politique est resté lettre morte pour l'Hexagone institution-

## L'IMPOSSIBLE RETOUR DE LA FRANCE

DE «LA CAPRICIEUSE» À DE GAULLE



nel et l'immense majorité des Français. Subjectivement, de Gaulle pouvait bien incarner la France, mais ses idées sur le Québec étaient celles d'un inspiré solitaire.

L'historien reproduit la conférence de presse du 27 septembre 1967 dans laquelle le président de la République française donne à son cri de Montréal le sens le plus clair: «changement complet de l'actuelle structure canadienne»; «avènement du Québec au rang d'un État souverain». Même si c'est un chef d'État qui parle, c'est avant tout un homme qui se prononce sur un phénomène dépassant la politique officielle: l'aliénation d'un peuple.

Ce phénomène échappe à Portes. Antérieures au cri gaullien, les vraies retrouvailles de la France et du Québec ne remontent pas à l'arrivée de *La Capricieuse* et se situent en marge de la politique. Elles ont lieu lorsque Albert Béguin, critique littéraire d'origine suisse, consacre, en novembre 1954, dans la revue française *Esprit*, dont il est le directeur, un long article sur celui qu'il appelle «le plus grand poète du Canada».

Aucun autre écrivain québécois n'a reçu en France depuis lors, d'un juge autorisé, un éloge aussi

vibrant. Selon Béguin, Saint-Denis Garneau exprime «la difficulté de communiquer qui fait du monde canadien-français une juxtaposition de solitudes individuelles inexpriées». Un sentiment d'aliénation unique chez les peuples occidentaux, lit-on entre les lignes.

Avec «une simplicité immédiate si pure qu'elle fait songer aux ultimes poèmes de Hölderlin», un «ton si rare, qu'on ne trouve que chez les plus grands», Garneau scelle, d'après Béguin, le sort d'une littérature de l'échec, chant d'un monde en morceaux, cassé, percé de trous».

Que la France, ne serait-ce que par une voix solitaire, comme le sera plus tard celle du général de Gaulle, nous dévoile notre vérité avec autant de lumière, cela nous console des éternels poncifs des relations franco-québécoises.

Collaborateur du Devoir

**L'IMPOSSIBLE RETOUR DE LA FRANCE**

De «La Capricieuse» à de Gaulle  
Jacques Portes  
VLB  
Montréal, 2008, 112 pages

Éditions Notabene  
Des livres pour savoir

Pierre Nepveu  
LA POÉSIE IMMÉDIATE  
Lectures critiques 1953-2003  
N E S  
Éditions Notabene  
266 p. 22,95\$

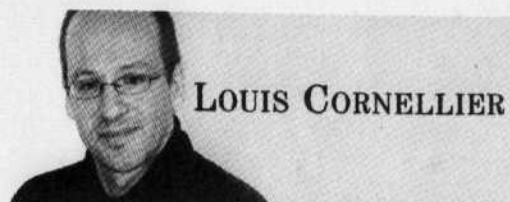
Un regard unique et des analyses essentielles sur la poésie contemporaine. De l'excellent Pierre Nepveu.

www.editionsnotabene.ca

## ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Christian Dufour contre les moutons



LOUIS CORNELIER

Le politologue Christian Dufour présente son essai *Les Québécois et l'anglais* comme «un signal d'alarme». «En effet, écrit-il, une partie des francophones semblent tentés d'abdiquer l'essentiel sous couvert d'ouverture au monde, de tolérance et de soi-disant réalisme. [...] On en vient à valoriser à ce point le bilinguisme et l'anglais qu'on ne se préoccupe plus vraiment de la prédominance du français dans toute une série de domaines.»

Pour ceux qui savent à quel point c'est d'abord la langue qui définit l'expérience historique et existentielle d'un peuple, il y a de quoi s'inquiéter pour l'avenir de la majorité québécoise. Et le pire, suggère Dufour, c'est que cette menace provient surtout des francophones eux-mêmes. Selon une récente étude du Conseil supérieur de la langue française, les jeunes francophones québécois ressentent «un grand sentiment de sécurité à l'égard du français au Québec» et ont tendance, par souci de bonne entente, à opter pour l'anglais comme langue de travail et de conversation dès qu'ils entendent un accent autre que typiquement québécois. «Sous les beaux oripeaux à la mode, constate Dufour, sous leurs allures cool, bon nombre de jeunes Québécois sont en 2008 de beaux moutons dociles en ce qui a trait au rapport avec la langue anglaise.»

Si on ajoute à cette juvénile tentation de l'abdication le cas de ces ministères et organismes du gouvernement du Québec qui offrent des services en anglais sur demande, celui des compagnies contrôlées par des francophones — par exemple la Banque Nationale — qui pratiquent le bilinguisme dans leurs messages d'attente téléphonique, celui des artistes francophones à la Pascale Picard qui ne jurent que par le succès anglo et celui des milieux intellectuels dans lesquels ne pas parler anglais est souvent perçu comme honteux, force est de constater que les jivalistes, dans ce dossier, sont des suicidaires heureux.

Attention, lance Christian Dufour. Notre situation géopolitique ne se compare pas à celle de certains pays européens (Pays-Bas, Norvège, Suède, Danemark) que l'on nous présente comme des modèles de

multilinguisme. Ces pays sont indépendants, n'ont pas de minorité anglophone et se situent dans un environnement où règne la diversité linguistique et culturelle. Le bilinguisme de leurs citoyens, d'ailleurs, est le plus souvent rudimentaire.

Le cas du Québec, situé au cœur de l'anglophonie, est radicalement différent. C'est la raison pour laquelle «une certaine crainte face à la progression de l'anglais au Québec, une peur de se faire avoir, folkloriser, voire assimiler, n'a rien d'irraisonnable, quoi qu'en disent ceux qui la ridiculiseront». Au Canada, le pourcentage des francophones est «en systématique régression» et, dans la grande région de Montréal, la place du français comme langue maternelle et comme langue d'usage à la maison est en baisse. Aussi, insiste Dufour, dans ce contexte, faire l'éloge du multilinguisme est «mystificateur» parce que ce dernier «servirait au Québec à camoufler le retour de la vieille domination de l'anglais, après que le bilinguisme lui eut servi d'étape».

Les Québécois francophones sont déjà, en comparaison avec la plupart des peuples de la planète, très bilingues. C'est bien sûr une bonne nouvelle dans la mesure où ce bilinguisme reste individuel et, surtout, non essentiel. La connaissance d'une autre langue doit être considérée comme un savoir parmi tant d'autres et non comme une obligation moderne. À ce titre, par exemple, et pour refroidir les fanatiques du bilinguisme, Dufour, citant Christian Rioux, rappelle «qu'un grand nombre de personnalités politiques internationales de premier plan ne [parlent] pas anglais, ni à Berlin, ni à Moscou, ni à Madrid, ni bien sûr à Paris».

Les Québécois francophones n'ont donc pas à devenir tous bilingues pour éviter les limbes de l'histoire. Au contraire. À la suite de Victor-Lévy Beaulieu, Dufour avance que la généralisation du bilinguisme au Québec nuirait grandement au statut du français. Les non-francophones ne seraient plus motivés à apprendre le français, l'élite canadienne-anglaise et fédérale mettrait aussi un terme à ses efforts en ce sens et les produits culturels en français perdraient un important marché. Le résultat inévitable serait un recul du statut du français et un affaiblissement de l'attachement à cette langue sans laquelle — c'est une puissante évidence trop souvent incomprise — nous ne serions plus ce que nous sommes, mais d'éternels citoyens de deuxième zone de l'anglophonie.

«L'objectif de cet essai, insiste Christian Dufour, n'est pas de partir en guerre de façon ringarde contre un anglais présent dans notre société de multiples fa-



Un exemple d'anglomanie au Québec, selon Christian Dufour: certains artistes francophones à la Pascale Picard ne jurent que par le succès en anglais.

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

çons.» Le politologue rappelle en effet à plusieurs reprises que l'anglais — comme langue et comme culture — est «une partie intégrante de notre identité» et qu'il importe, pour cette raison même, de le reconnaître (contre les purs et durs qui le nient) et de le gérer (contre la tentation minoritaire fataliste). «La pertinence de la règle de la claire prédominance du français au Québec [sans prohibition de l'anglais], explique Dufour, trouve son origine dans le fait que, même s'il a été important, l'ajout britannique n'est pas au cœur de l'identité québécoise de la même manière que le sont le vieux fond français et le vieux fond canadien de l'époque du Régime français. [...] Essayer de bilinguiser le Québec, c'est vouloir réécrire l'histoire, en faisant de 1763 le moment fondateur de notre identité sans en voir les aspects négatifs.»

Dufour invite donc les Québécois francophones à affirmer le français dans leur vie privée et au travail. Au plan collectif, il plaide notamment pour que l'administration publique dispense ses services en

français (sauf exceptions légales), pour une gestion prudente de l'immigration, pour des politiques publiques natalistes et pour des règles contraignantes en matière linguistique au besoin (en ce qui concerne la liberté de choix linguistique au cégep, par exemple).

Dufour, qui s'égare un peu en évoquant une certaine «médiocrité» québécoise, rappelle néanmoins avec raison que la claire prédominance du français au Québec est, non seulement notre distinction, mais notre oxygène même.

louisco@sympatico.ca

## LES QUÉBÉCOIS ET L'ANGLAIS

## LE RETOUR DU MOUTON

Christian Dufour  
Les Éditions réunies  
Sainte-Ange-de-Monnoir, 2008, 152 pages

## PAMPHLET

## Haro sur le sport

Tout ce qui constitue la face sombre du sport est dénoncé avec une puissante mauvaise foi

LOUIS CORNELIER

Un certain Gustav Caroll, dont on ne nous dira pas s'il est «anthropologue ou borgne, ou Viennois», signe un pamphlet intitulé *Contre le sport* (Anabet, 2008) et sous-titré *A ne pas lire en survêtement*.

De la violence sauvage qui constitue l'essence même de la boxe et du football américain au dopage endémique, en passant par les fous du stade, le cryptofascisme des Coubertin et Samaranch, ex-président du CIO, et l'ennui d'un univers redondant condamné au bavardage collatéral pour susciter l'intérêt, tout ce qui constitue la face sombre du sport est dénoncé par Caroll

avec une puissante mauvaise foi.

Si l'activité physique qui permet la rencontre de l'autre trouve grâce aux yeux du pamphlétaire, il n'en va pas de même pour le sport qui «retourne toutes ces choses et ne laisse plus que la compétition, la volonté de gagner pour gagner, l'idée d'une gloire éternelle du champion, l'effacement de l'adversaire, l'absence de rencontre, l'enfermement dans un corps qui n'a qu'une solution, gagner; et la bêtise, la rage ou la folie qui guette dans tout enfermement».

Un ouvrage provocateur à souhait, mais dont le propos est trop souvent dilué par un style plus évocateur que démonstratif.

Collaborateur du Devoir

## Deux visages de Betancourt

Quatre mois après le spectaculaire libération d'Ingrid Betancourt, captive pendant six ans des guérilleros des FARC, il fallait s'attendre à ce que les éditeurs s'en mêlent. Deux titres concurrents viennent de paraître et, coïncidence, ils comportent tous deux le mot «courage». Le premier, *Ingrid Betancourt, femme courage!*, est signé d'un journaliste qui a réalisé plusieurs enquêtes sur des sujets sensibles en France (dont la mort de Pierre Bérégovoy) et qui s'est dit inspiré par la «destinée extraordinaire» et le «destin héroïque» de cette femme. Le deuxième, *Ingrid Betancourt, le courage et la foi*, est signé d'un auteur de biographies de l'abbé Pierre et de

sœur Emmanuelle, impressionné par «une des femmes les plus charismatiques de notre temps». — *Le Devoir*

## INGRID BETANCOURT, FEMME COURAGE!

Éric Raynaud,  
Éditions Alphonse-Jean-Paul  
Bertrand  
Paris, 2008, 344 pages

## INGRID BETANCOURT, LE COURAGE ET LA FOI

Pierre Lunel  
L'Archipel  
Paris, 2008, 286 pages



DANIELLE TRUSSART

## FÉLICITATIONS



Prix Robert-Cliche  
DU PREMIER ROMAN  
2008

Les derniers jours d'une vieille femme extraordinairement vivante, malgré l'imminence de sa mort. Les lecteurs n'oublieront pas de sitôt le regard étonné et plein de compassion que Blanche pose sur le monde qui l'entoure, avant de le quitter.

vib éditeur  
Une compagnie de Québecor Media

RECF stand 202  
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

fiction historique

L'étonnant destin de René Plourde  
Pionnier de la Nouvelle-France

Anne-Marie Couturier

Dans un style alerte et ponctué de tournures anciennes, Anne-Marie Couturier nous fait revivre, entre imaginaire et réalité, les aspirations et le labeur d'un pionnier des rives du Saint-Laurent, le premier d'une lignée toujours vivante.

414 p. — 24,95 \$

récit autobiographique

Mila Younes  
Nomade

SUITE DE *Ma mère, ma fille, ma sœur*

352 p. — 22,95 \$

Oser. Apprendre à vivre autrement que selon les diktats de sa culture d'origine et, tout en allant à la rencontre des peuples autochtones, partir en quête de son identité véritable.

www.editionsdavid.com  
info@editionsdavid.com (613) 850-3336

Les Éditions David

ÉMILE MARTEL

Un homme en sursis

«Un homme en sursis est le récit dense et introspectif qu'Émile Martel a extrait du journal qu'il tient depuis une bonne vingtaine d'années. [...] C'est l'histoire d'une sentence jamais prononcée, purgée depuis par un homme qui vit dans l'angoisse. Celle d'un dévouement imprévu et d'une impossible libération.»

— Christian Desmeules, *Le Devoir*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

LEMEAC

GRAND PRIX DU LIVRE DE MONTRÉAL 2008

Félicitations aux finalistes

Le nom du lauréat sera dévoilé lors d'une cérémonie qui se tiendra à l'hôtel de ville de Montréal 275, rue Notre-Dame Est le lundi 17 novembre à 11 h

**Marie-Claire BLAIS**  
*Naissance de Rebecca à l'ère des tourments* (roman)  
Boréal

**Rawi HAGE**  
*Cockroach* (roman)  
House of Anansi Press

**Dany LAFERRIÈRE**  
*Je suis un écrivain japonais* (roman)  
Boréal

**Catherine MAVRIKAKIS**  
*Le ciel de Bay City* (roman)  
Héliotrope

**Monique PROULX**  
*Champagne* (roman)  
Boréal

Montréal ville.montreal.qc.ca/culture/gplm

# ESSAIS

BEAUX LIVRES

## La mort en face

### Deux livres sur les cimetières du Québec

STÉPHANE BAILLARGEON

Le monde des morts copie celui des vivants et le cimetière ressemble à sa communauté en reproduisant ses espoirs et ses croyances, son art, ses distinctions, ses catégories sociales (les cathos d'un bord, les protestants de l'autre, les mécréants dans la fosse) et surtout ses rapports inégalitaires. Les riches vivent et meurent en beauté. Les pauvres ont le trépas anodin, triste, fade, et ils se reproduisent entre eux jusque dans leur coin de nécropole.

Les notables et les dévots peuvent même éviter le cimetière en finissant sous l'église, distinction suprême. «Plus de 150 personnes ont été enterrées dans l'église de Kamouraska entre 1795 et 1900, rappelle l'étude *Cimetières, Patrimoine pour les vivants*. Il s'y trouve des prêtres, des membres de la famille seigneuriale, des représentants des professions libérales, quelques autres personnes de moyenne condition. Cent cinquante, c'est beaucoup pour un sous-sol d'église, mais c'est peu par rapport au nombre de sépultures. En un quart de siècle (1795-1820), on a inhumé 2000 défunts à

*Kamouraska, et moins d'une cinquantaine ont été enfouis sous le plancher de l'église.*»

Voilà le genre de détails étonnants contenus dans le beau gros livre de l'ethnologue Jean Simard et du photographe François Brault. Pour illustrer l'exemple kamouraskien, les clichés de M. Brault montrent la crypte des hospitalières de Saint-Joseph à l'Hôtel-Dieu de Montréal et celle des sulpiciens au Grand Séminaire, où, sur un sol en terre battue, des croix noires reproduisent le nom des messieurs. Le premier sur l'image, le dernier de la triste lignée, a été déposé là en juin 1991.

L'ouvrage très ambitieux se présente comme la première étude exhaustive sur le sujet. L'ouvrage monopolise onze autres auteurs dont il reprend des textes retravaillés, des mémoires universitaires ou des articles savants. Au total, on se retrouve avec un portrait de groupe complet avec cimetières.

Pour examiner le sujet complexe, l'enquête à deux dizaines de mains multiplie les grandes et larges perspectives en mobilisant l'histoire, la géographie, l'icônologie ou l'ethnologie. Le parcours au pas de charge revient sur les origines des cimetières québécois, la tradition du «mourir» ici-bas, la mutation de l'espace sacré dans notre société et le langage de l'objet funéraire. Surtout, l'excellent et novateur travail encyclopédique oscille constamment entre les profondes racines des pratiques et des croyances et la situation québécoise plus ou moins contemporaine. Quand il est question des columbariums



Non loin du parc des Ancres, le cimetière marin de Pointe-des-Cascades. Illustration tirée de l'album *Cimetières*, de Jean Simard et François Brault.

prisés par la communauté italo-québécoise, les explications remontent les millénaires pour trouver la source de cette habitude à placer les cendres en urnes.

#### Addenda poétique

*Aeterna*, de Nancy Vickers, peut être vu comme un addenda poétique à l'étude magistrale. Originaire du Saguenay, résidente d'Ottawa, la poëtesse-photographe a lié ses deux passions

créatrices pour rendre hommage à ce «jardin des immortelles». En errant dans les cimetières du Québec et de l'Ontario, elle a porté son regard sur des personnages de femmes ciselés dans le marbre ou le granit et a composé une longue élégie: «Chaque fin/Un commencement/Sur chaque croix/L'éphémère/L'immortel».

#### CIMETIÈRES

**PATRIMOINE POUR LES VIVANTS**  
Jean Simard et François Brault  
Les Éditions GID, 451 pages.

#### AETERNA

**LE JARDIN DES IMMORTELLLES**  
Nancy Vickers  
Les Éditions David, 139 pages.



KARIM HUSSAIN / LES ÉDITIONS DAVID

Illustration tirée de l'album *Aeterna*, de Nancy Vickers

HISTOIRE

## 1914-1918, à chacun sa mémoire

### À l'occasion de la traduction de son livre *Entre deuil et mémoire*, l'historien Jay Winter revient sur le débat historique de la Grande Guerre

DOMINIQUE KALIFA

Professeur à l'Université de Yale aux États-Unis, Jay Winter est aussi l'un des membres-fondateurs du Centre de recherche de l'Historial de Péronne (Somme) et l'un des historiens dont l'œuvre a le plus fortement infléchi notre compréhension de la Grande Guerre.

Paru en anglais en 1995, *Entre deuil et mémoire*, qui vient d'être traduit en France, est sans doute son livre le plus achevé. L'historien s'y élève contre l'interprétation classique qui fait de la Première Guerre mondiale le grand accélérateur de la modernité culturelle. En plaçant la douleur et le deuil au centre de l'étude, il montre à l'inverse combien le conflit a réactivé les formes les plus traditionnelles de la création, qu'on pensait porteuses d'apaisement et de consolation.

Analysant les rituels du deuil, les mémoriaux, les pèlerinages ou l'étrange «épidémie d'occultisme» qui surgit alors, il insiste sur la dimension conservatrice et sacrée

de ces pratiques. L'analyse de la production artistique va dans le même sens. Il fallait donner un sens à la mort, ce que ni l'ironie, ni la rupture, ni le paradoxe du modernisme ne pouvaient assurer. C'est donc l'épique, le répertoire religieux ou romantique, Holbein, Grünewald ou la Pietà, qui nourrissent les langages esthétiques de la guerre. L'Apocalypse obsède les peintres et les poètes qui font du retour des morts un thème privilégié. À l'instar de *L'Ange de l'histoire* de Benjamin, on entrerait dans l'avenir les yeux tournés vers le passé. Entretien avec l'auteur.

**Vous insistez sur la dimension sensible de la guerre: le chagrin, l'affliction, le deuil, qui commandent tous les codes culturels. Est-ce une voie privilégiée?**

Oui, c'est essentiel si l'on souhaite, comme nous y invitait Michel de Certeau, privilégier les pratiques sur les discours. Le deuil est une pratique, pas seulement une condition ou un langage. Et cette pratique est comme le

«centre culturel» des sociétés en guerre. Elle donne la parole à tous, aux soldats, mais aussi aux femmes, aux enfants, aux personnes âgées comme Emile Durkheim [NDLR: le fondateur de la sociologie moderne], qui a perdu son fils et qui en est peut-être mort. Les sentiments, les émotions, les grandes fractures familiales y sont lisibles. L'histoire des sensibilités est un développement de l'histoire culturelle comme l'histoire culturelle était un développement de l'histoire sociale. C'est aussi ce qui rend difficile une histoire européenne, ces questions se déclinent très différemment selon les cultures nationales.

**Vous soutenez que la souffrance suscite le repli vers la tradition et le sacré. La modernité ne serait-elle que l'expression des peuples heureux?**

Non, il y a aussi des cauchemars dans le modernisme, comme en Allemagne. Le modernisme est un choc culturel, une façon de briser le confort et la confiance du XIX<sup>e</sup> siècle, de quitter la grande

ego-histoire satisfaite des puissances impériales pour un voyage au bout de la nuit. Le problème est que ce type de rupture est impossible à intégrer pour les cultures populaires dans un contexte comme celui de la guerre. Le sacré, lui, est sorti presque naturellement des églises et a irrigué les pratiques quotidiennes. La guerre a exprimé en ce sens une sorte de contre-révolution culturelle, produit de la souffrance universelle.

**Vous situez la rupture culturelle majeure en 1945.**

**Pourquoi les idéaux traditionnels ne constituent-ils plus alors un recours?**

En 1918, les codes classiques, romantiques ou religieux, ont servi à reconstruire l'univers des valeurs, des symboles et le sens de la réalité quotidienne. On y est parvenu sur le principe du «plus jamais ça», le grand mot des anciens combattants. Mais on ne peut faire cela qu'une fois. Pouvait-on recommencer après Auschwitz et Hiroshima? L'idée que la souffrance avait un sens, que la guerre était maintenant impossible, tout ce qui

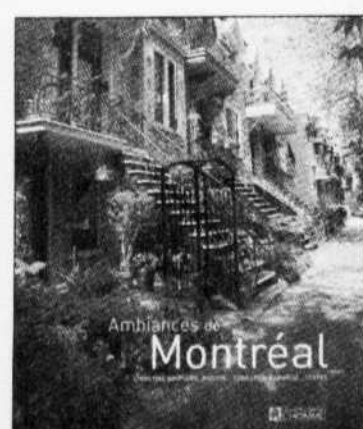
a fonctionné en 1918 est devenu impossible après la mort de millions de juifs. Si l'on ne peut donner une signification à sa mort, on ne peut pas reconstruire un système de valeurs.

Libération

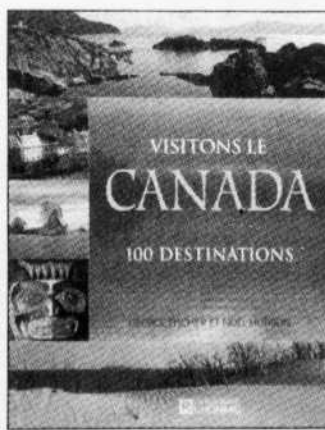
#### ENTRE DEUIL ET MÉMOIRE

Armand Colin  
Traduit de l'anglais par Christophe Jacquet  
Paris, 2008, 308 pages

Des livres pour redécouvrir notre patrimoine



Christine Bourcier, photos Sébastien Barangé, textes



George Fischer et Noel Hudson



Yves Laframboise

La vie dans les livres depuis 50 ans  
LES ÉDITIONS DE L'HOMME  
Une compagnie de Québecor Media

**Une conversion écologique s'impose**  
Avec André Beauchamp  
Lundi 10 novembre 19 h 30

**Paulines** Beaucoup plus qu'une librairie!  
Salle de conférences et café-resto  
2661 Masson, Montréal, Qc  
514 849-3585  
Contribution suggérée de 5 \$

Les Éditions du **Noroît**  
Nouveautés

**Musée de l'os et de l'eau**  
Nicole Brossard (réédition)  
Regarder la lumière  
Nathalie Landreville (Prix Jovette Bernier de la ville de Rimouski)

www.lenoroit.com